# IMAGES


## LES AILES BRISEES

Les derniers combats qui se sont déroulés sur le front russe ont coûté aux Allemands des pertes énormes, en hommes et en matériel. La Luftwaffe a particulièrement été éprouvée. Voici un des nombreux avions nazis abattus, carcasse informe gisant dans un champ sous la garde d'un milicien de l'armée rouge.


No. 631 — LE CAIRE EGYPTE 13 OCTOBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

**15 mills**

20 mils en Palestine

# LE PROBLEME du démaquillage RESOLU

On croit généralement qu'il suffit de se laver le soir avant de se coucher pour enlever les fards. C'est une erreur. L'eau peut enlever un peu de poussière et de rouge, mais ne réussit nullement à combattre les effets nocifs des fards sur la peau particulièrement délicate de la femme.

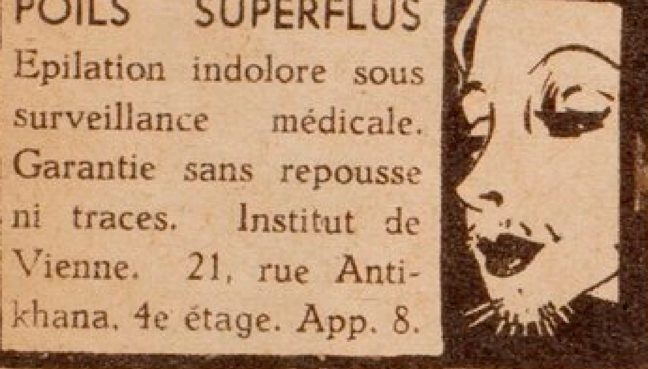
Les fards provoquent la corrosion de l'épiderme, et il est indispensable que les pores soient soigneusement débarrassés des impuretés et des éléments toxiques qui s'y accumulent.

Il est donc nécessaire d'employer un produit qui joigne au pouvoir de pénétration celui de désintoxiquer la peau et d'agir comme un baume sur l'épiderme.

De nombreuses recherches ont abouti à la découverte de l'Eucérite, substance qui constitue le meilleur et le plus naturel des aliments de l'épiderme.

De tous les démaquillants connus seul la Crème Nivéa Liquide (Nivea Skin Oil) contient de l'Eucérite.

La Crème Nivéa Liquide a l'avantage de mettre la peau à l'abri des influences nocives des fards, de la tonifier, de l'assouplir et de l'embellir.




# COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES

## le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.

# "Deux sûretés valent mieux qu'une, et le trop en cela ne fut jamais perdu„

(LA FONTAINE)

Une égratignure, ce n'est rien ; on n'y prête nulle attention. Méfiez-vous-en ; elle devient fréquemment un foyer de microbes.

Une simple application d'onguent « Amores », antiseptique par excellence, prévient ou enraye toute infection, calme instantanément une inflammation, cicatrise rapidement blessures et plaies, fait disparaitre les eczémas les plus opiniâtres.

« Amores » est recommandé également pour les soins quotidiens des mains et du visage ; il nourrit les tissus, enlève à la peau rougeur et rugosité, et lui rend la beauté naturelle de la jeunesse.

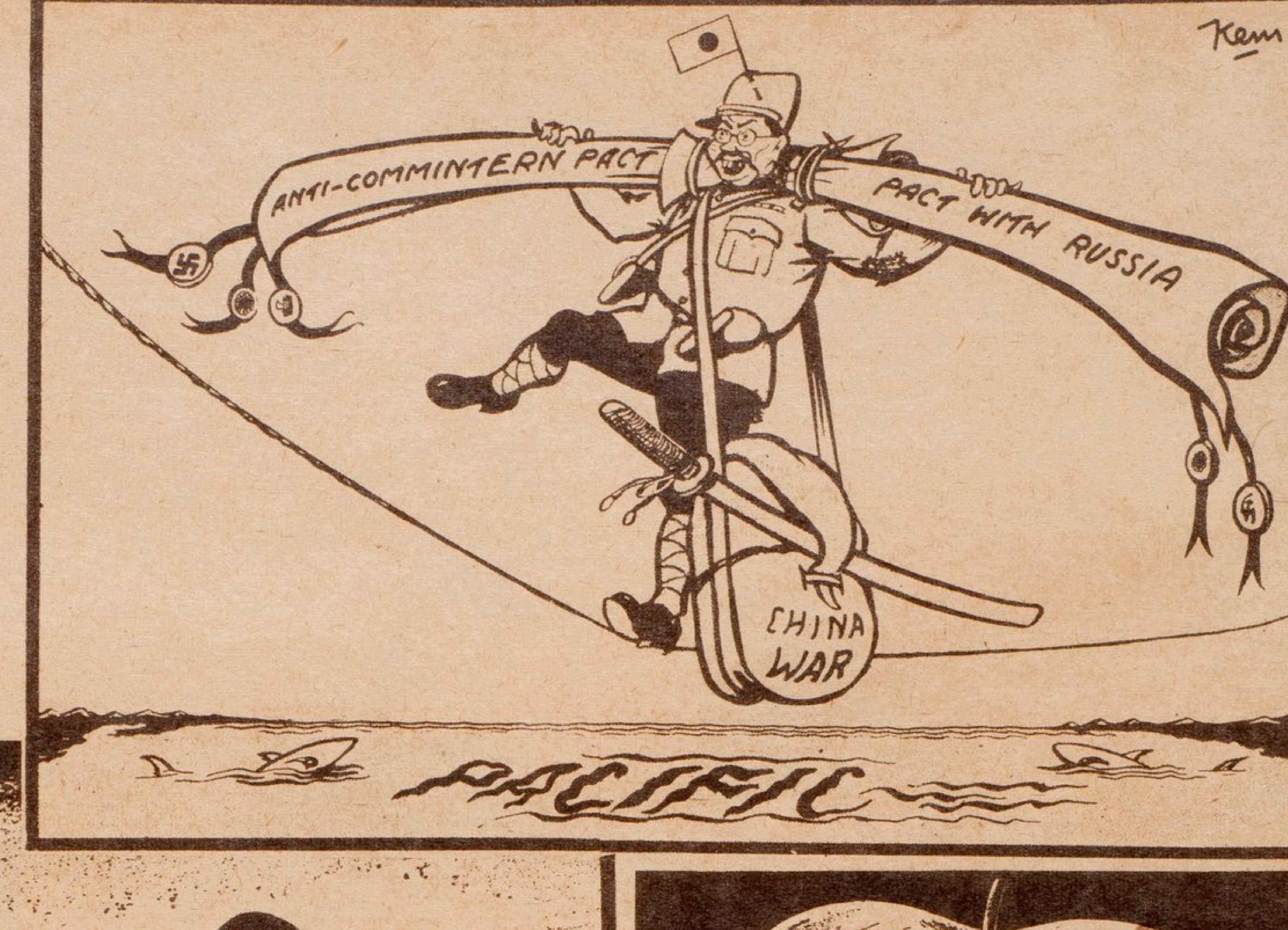
L'onguent « Amores », soigneusement préparé par de célèbres pharmaciens anglais et américains, est devenu le produit indispensable à toute personne prévoyante. Il est vendu dans toutes les pharmacies et drogueries au prix de P.T. 7 le pot.

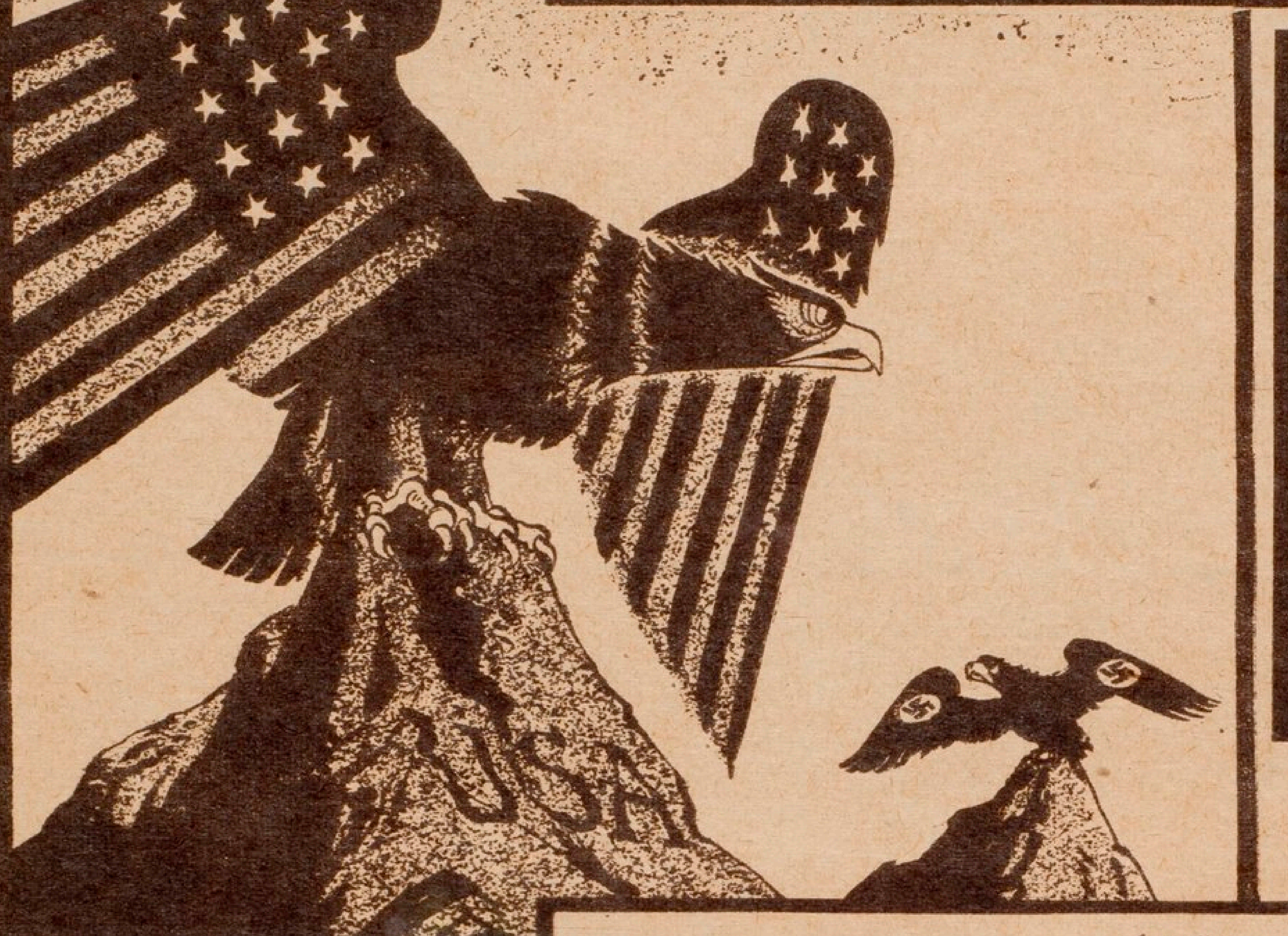
# GLANE DANS LA PRESSE

→

LE DANSEUR DE CORDE

Entre ses engagements vis-à-vis de l'Axe et son pacte avec la Russie, le Japon balance. (Great Britain and the East)



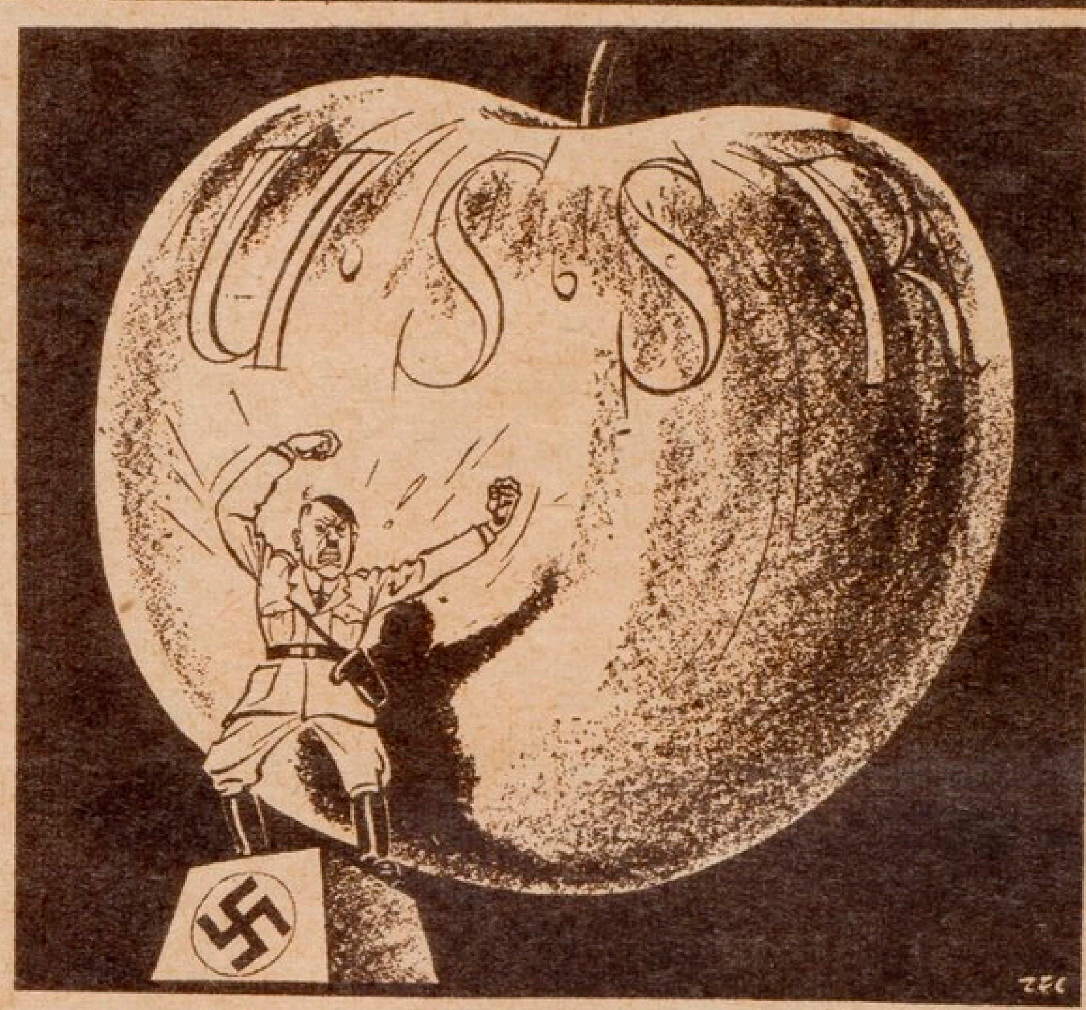




↑

LES DEUX AIGLES

L'aigle américain. — Le moment est venu, je crois, de lui prouver que je suis plus fort que lui.

(Daily Mirror)




LES YEUX PLUS GRANDS QUE LE VENTRE

— Je peux avaler n'importe quoi ! ! !

(Daily Mirror)



→

Gœbbels. — Les armées russes sont complètement encerclées ! ! !

(Great Britain and the East)




## CONCENTREE *donc* ECONOMIQUE

Kolynos est économique parce qu'elle est fortement concentrée. Un centimètre sur la brosse **sèche** suffit.

Essayez Kolynos. Elle nettoie mieux et plus vite que les pâtes ordinaires. Elle est absolument inoffensive.






ECLAIREZ *votre* SOURIRE *avec* KOLYNOS

111H

# ★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

## La soudaine attaque contre Moscou

Parlant de l'avance allemande vers le Caucase, nous relevions, la semaine dernière, les difficultés qui s'élèvent devant cette entreprise, tant que le gros des forces russes, sous le commandement du maréchal Timochenko, peut exercer une menace sur le flanc gauche des troupes allemandes. Que les commandants russes ne laissent échapper aucune occasion favorable pour contre-attaquer, ces trois mois de combats titanesques nous en ont fourni d'amples preuves. Il y a quelques jours encore, le maréchal Boudienny livrait une vigoureuse contre-offensive dans le but d'atténuer la pression de l'attaque allemande contre la Crimée. On pouvait donc être certain que si les armées du maréchal von Rundstaedt avaient continué à avancer en Ukraine, en laissant leur flanc gauche à découvert, Timochenko aurait, au moment opportun, engagé une action dans le but de refaire la jonction avec la côte septentrionale de la mer Noire.

C'est pourquoi nous voyons aujourd'hui les armées allemandes lancer une violente offensive sur le front central, depuis la région de Valdaï, au sud de Léningrad, jusqu'à 200 kms au sud de Smolensk, une nouvelle opération sur une échelle gigantesque, en forme de pince, dans le but d'encercler les forces de Timochenko. Ces forces se sont révélées jusqu'à présent comme l'élite de l'armée soviétique, ayant réussi à infliger aux armées allemandes les premières véritables défaites de cette guerre. Si Hitler réussit à les détruire, il aura pratiquement gagné la guerre de Russie.

Il est tout à fait certain que l'opération comporte de très grands risques. Il est important de revenir, à cette occasion, sur le fait capital de l'expédition hitlérienne en Russie et qui doit en terminer l'échec : les armées nazies n'ont pas réussi à empêcher la mobilisation russe, mobilisation qui a pris de cinq à six semaines ; intervalle fatidique durant lequel Hitler devait à tout prix mener son « blitzkrieg » à bonne fin. Et c'est pourquoi nous voyons le haut commandement allemand lui-même ne pas se faire d'illusions sur les résultats de cette quatrième offensive. Hitler dans son discours a bien spécifié que « la grande bataille en cours » doit « contribuer » à la défaite de l'ennemi. Le Führer s'est bien gardé de dire que l'offensive actuelle doit « déterminer » la défaite de l'ennemi. Entre les mots « contribuer » et « déterminer », il y a une très grande nuance et que la suite des événements doit nécessairement mettre en évidence. Nous pouvons donc admettre que les nazis eux-mêmes n'espèrent pas liquider complètement la campagne de Russie, à l'aide de l'offensive contre Moscou. Tout ce qu'ils peuvent escompter, c'est de forcer Timochenko à opérer une retraite ordonnée, dans le genre de celle conduite par Vorochilov et Boudienny.

Hitler a, en effet, hâte d'arriver à Moscou. Il est déjà considérablement en retard sur l'horaire de Napoléon, qui, pourtant, n'avait ni avions ni divisions blindées à sa disposition. Les attachés militaires allemands dans les capitales des pays adhérents de l'Axe ou neutres ont trop de fois annoncé jusqu'à présent la chute de Moscou pour telle ou telle date, sans voir leurs pronostics se réaliser. Le peuple allemand ne sera satisfait provisoirement que s'il apprend que la croix gammée flotte sur le Kremlin. Même la chute de Léningrad, venant après toutes les pertes qu'elle a déjà occasionnées, ne serait aujourd'hui qu'une maigre consolation.

Nous pouvons donc nous attendre à des combats d'une violence inouïe pour la possession de Moscou. Nous pouvons toutefois être assurés d'une chose : les Russes ne se laisseront pas encercler sur le secteur central.

## La révision de la neutralité américaine

Il est question depuis plusieurs semaines de réviser la loi de neutralité américaine, d'armer les vaisseaux marchands des Etats-Unis et de leur permettre d'entrer dans les zones de combat. Le président Roosevelt travaille nuit et jour à éliminer les derniers obstacles qui se dressent devant la participation totale des Etats-Unis à la lutte contre les dictatures. Dans l'article sensationnel qu'il a dernièrement publié dans le magazine « Colliers », Roosevelt a révélé quelques aspects du combat silencieux qu'il a engagés contre les ennemis de la démocratie, bien avant la guerre. Dans cet ordre d'idées, il convient de souligner combien la tâche de l'actuel Président américain est plus difficile que celle de Wilson. Roosevelt doit entreprendre une véritable rééducation en politique étrangère du peuple américain, nécessitée par une propagande d'un quart de siècle d'esprit isolationniste. De plus, Roosevelt doit faire face à un ennemi plus redoutable que ne l'était Guillaume II, en 1917. Dans la dernière guerre, l'Allemagne était déjà aux trois quarts épuisée, quand les Etats-Unis entrèrent en guerre, et l'effort américain, quelque grande qu'ait été son influence matérielle, fut surtout d'ordre moral et psychologique. Aujourd'hui, les armes et les armées américaines sont nécessaires pour entreprendre la marche sur Berlin, comme l'a déclaré si opportunément le général Auchinleck, il y a quelques mois.

Cependant, d'une manière générale, on peut dire que l'opinion publique américaine est aujourd'hui prête à la décision finale. Les enquêtes conduites durant ces dernières semaines à travers toutes les provinces ont démontré que la grande majorité du peuple américain, non seulement désire la défaite de l'Allemagne, mais est également prête à supporter les sacrifices nécessaires pour arriver à ce résultat. Même des régions traditionnellement isolationnistes comme le Middlewest, même les populations de plus forte origine allemande ne trouvent plus d'objection à la politique de l'administration, parfois même sont en avance sur cette politique.

On peut être certain que lorsque l'heure de l'action sonnera, le peuple américain entrera dans la guerre avec plus d'enthousiasme encore qu'en 1917.

## En Italie

La presse anglaise, tout en donnant les détails de la situation de plus en plus défavorable de l'Italie, a toujours soin de mettre ses lecteurs en garde contre l'espoir en une « révolution » anti-allemande ou une paix séparée. Elle fait remarquer à juste titre que les Allemands se trouvent à tous les postes de commande et qu'il leur serait facile de réprimer rapidement toute opposition effective.

Quant à Mussolini, il vient de convoquer le grand conseil fasciste en séance secrète pour déclarer que tout Italien en faveur d'une paix séparée serait inculpé de haute trahison.

De même, toutes les rumeurs mises en circulation au sujet de la désaffection des milieux monarchistes et militaires doivent être accueillies avec réserve, car cet état d'esprit a toujours existé. Si l'armée ou la monarchie avaient voulu passer à l'action, elles auraient dû le faire en décembre dernier, quand le fascisme chancelait sous les coups de Wavell et de Papagos. Aujourd'hui, l'occasion n'est plus là, car les nazis ont tout en main et qu'ils peuvent facilement occuper la Lombardie, à la moindre alerte.

La révolte éclaterait en Italie, par contre, le jour où les Alliés y débarqueront. Ce jour ne semble plus très lointain, et c'est pourquoi nous voyons l'Axe risquer tant de navires de transport en Méditerranée pour essayer de renforcer sa position en Afrique du Nord, tremplin d'une invasion de l'Italie.

## LE FILM EGYPTIEN

*Aurons-nous un mois d'accalmie, du 15 octobre au 16 novembre, pendant lequel les Chambres seront en vacances ? L'opposition ne semble pas le vouloir, car elle pratique la stratégie de l'offensive à outrance ; elle ne veut pas laisser le ministère respirer, mais l'attaquer continuellement, dans l'espoir de l'user et le faire capituler ; la manière hitlérienne, en ne mettant dans cette expression aucune intention diffamatoire.*

*Et les parlementaires ministériels s'efforcent d'échapper à l'encerclement. A l'assaut des interpellations et des questions de l'opposition, ils répondent pas l'abstention, le manque de quorum et font ajourner les séances qui devaient être orageuses. Ils disent : le budget avant, les interpellations après ; mais les opposants ripostent : les interpellations avant, le budget après... car si le budget est voté avant, les Chambres iront en vacances, sans avoir examiné les interpellations, qui tomberont et devront être renouvelées en novembre. D'ici là, les questions auront perdu de leur acuité, même de leur intérêt ; le public y sera devenu indifférent. Donc, maintenant ou jamais.*

*Qui l'emportera, dans ces six ou sept jours ? Le budget sera-t-il voté ou l'opposition pourra-t-elle le retarder ?*

*Mais d'une manière générale, un repos semble nécessaire et on voudrait le faire comprendre à l'opposition. Elle a eu onze mois pour attaquer le ministère comme bon lui a semblé. Ce n'est pas un mois de plus ou de moins qui va modifier la situation. D'ailleurs, est-ce que les opposants eux-mêmes n'ont-ils pas besoin de refaire leurs forces, de renouveler leur puissance d'attaque ? Quatre semaines de congé seront à peine suffisantes.*

* * *

*Néanmoins, dans la haute politique, il y a déjà une trêve ; les rumeurs ont cessé sur un changement de ministère ou un bouleversement de régime ; les manœuvres des ministrables sont tombées, faute de thème ; les guetteurs de pouvoir sont obligés de rentrer leurs appétits pour le moment et les ministres ne sont plus obligés de se défendre à droite et à gauche, contre des attaques avouées ou camouflées.*

* * *

*Le Dr Ahmed Maher pacha prié de donner son opinion sur la crise économique, l'a fait avec sa franchise habituelle. Pour lui, le meilleur remède est de travailler à diminuer le coût de la vie et à le rendre conforme aux ressources des classes pauvres. Quant aux allocations de vie chère aux fonctionnaires et aux ouvriers, elles produiront un effet contraire, car le coût de la vie haussera, ainsi que les loyers, conséquences des allocations. On sait, d'après la loi économique, qu'à l'augmentation de la capacité d'achat répond une augmentation du coût de la vie... et l'allocation deviendra un élément important de la hausse. Aussi le gouvernement fait-il bien de travailler à la réduction des prix.*

*L'allocation déjà accordée de 10 % semble raisonnable au Dr Maher pacha, tant que le gouvernement travaille énergiquement à la réduction des prix, que les commerçants coopèrent avec les consommateurs.*

*Le public peut faire des économies dans son régime de vie, car, en Egypte, chacun vit, d'une manière générale, si largement qu'il peut réduire son train de vie sans en souffrir.*

*Ces opinions du président de la Chambre, d'ordre strictement économique, se complètent par sa pensée de caractère général, que les circonstances actuelles exigent de la solidarité sincère, de la coopération désintéressée de tous les citoyens. Dans les milieux politiques, on relève un développement d'influence du Dr Maher pacha.*

* * *

*Au camp du Wafd, on organise ce que les membres appellent, d'après le jargon télégraphique du jour, « la plus puissante attaque de tous les temps » et qui sera lancée, contre le ministère, après les fêtes qui clôturent le jeûne du Ramadan.*

*Nahas pacha s'efforce de gagner à sa cause de grandes personnalités en disponibilité et qui renforceront le Wafd, par leur prestige et leur expérience, tout en réorganisant les comités provinciaux, les comités d'étudiants, le bureau de propagande, etc... et, surtout, le paiement de cotisations et de souscriptions, car l'argent, c'est la guerre.*

*Les libéraux, un groupe d'entre eux voudrait conclure avec le Wafd une coalition officieuse, pour préparer un bruyant « renversement des alliances » au moment opportun. Mais Nahas pacha n'aime pas beaucoup les « combines » et préfère travailler au grand jour.*

*Pour cette raison, il a opposé une catégorique fin de non recevoir à une grande personnalité politique, qui avait jusqu'ici travaillé à la destruction du Wafd. Mais, ayant brusquement été touchée par la grâce wafdiste, cette personnalité a envoyé proposer au Wafd son appui. Mais Nahas pacha n'a pas accueilli avec faveur ces propositions, car il ne tient pas à être frappé deux fois par le même coup et la même main. Quand il a une fois retiré sa confiance à quelqu'un, il ne peut plus la lui redonner.*

* * *

*Le ministère du Commerce estime qu'il est de son droit de placer sous sa haute direction le ministère de l'Approvisionnement, pour telles et telles raisons.*

*Mais le ministère des Finances, à son tour, sort telles et telles raisons péremptoires, pour que le ministère de l'Approvisionnement n'échappe pas à son contrôle rigoureux.*

*Cependant, le principal intéressé estime qu'il a grandi, qu'il est devenu majeur et qu'il n'a pas besoin de tuteurs. C'est son opinion qui prévaut pour le moment, car le Conseil des Ministres estime que le ministère de l'Approvisionnement doit demeurer indépendant, avec un élargissement de ses crédits et de ses services.*

# UN ANGLAIS A PARIS

*M. Harold Cardozo vient de publier, sous le titre de « France in chains », un ouvrage que l'on peut considérer comme l'un des témoignages les plus instructifs qu'il nous ait été donné d'avoir sur l'un des faits essentiels de cette guerre.*

*Le livre de M. Cardozo est intéressant à deux points de vue. Alors que tous les ouvrages publiés jusqu'ici sur la capitulation de la France ont traité des événements qui ont précédé l'armistice de juin 1940, celui-ci commence avec les premiers jours du gouvernement de Vichy et nous décrit l'état d'âme d'une France encore mal remise du coup terrible qui l'a frappée. D'autre part, « France in chains » est écrit par un Anglais. M. Cardozo est, en effet, le premier journaliste britannique qui ait été autorisé à pénétrer en France après la capitulation. Ce fait, à lui seul, suffit à accroître dans une très large mesure l'attrait de son récit.*

Comment M. Harold Cardozo a-t-il réussi à pénétrer en France après juin 1940 ? Directeur des services du « Daily Mail » à Paris jusqu'au mois de septembre 1939, correspondant de guerre du même journal depuis la déclaration des hostilités jusqu'à la signature de l'armistice, M. Cardozo a, comme beaucoup de journalistes étrangers, quitté la France pour l'Espagne au moment de la capitulation. Vers la fin du mois de juillet 1940, il décide de revenir dans le pays. Mais il a à peine atteint Vichy, qu'éclate l'incident de Mers-el-Kébir. Pour des raisons que l'on comprendra facilement, il juge préférable d'écourter son séjour et traverse de nouveau la frontière en direction de Madrid. Un mois plus tard, il entreprend des démarches en vue d'être admis à pénétrer en France. Grâce à certaines amitiés qu'il possède dans le monde diplomatique, il finit par obtenir l'autorisation désirée, à la condition, cependant, qu'il n'adressera aucun article à son journal durant son séjour.

A tout seigneur, tout honneur. M. Cardozo se rend, en premier lieu, à Vichy. Il y rencontre le maréchal Pétain et a, à plusieurs reprises, l'occasion de s'entretenir avec lui. L'ouvrage est muet sur ces conversations, le chef de l'Etat français n'accordant que très rarement des interviews et exigeant de tous les journalistes avec lesquels il s'entretient un silence absolu au sujet de ses déclarations. M. Cardozo nous donne, par contre, d'amples détails sur la façon dont le maréchal travaille et se comporte avec ses collaborateurs. Le chef de l'Etat français se lève, d'ordinaire, à neuf heures du matin. S'il fait beau, il fait une courte promenade, soit à pied, soit en automobile. Il se rend ensuite à son bureau où il demeure de dix heures à midi, période au cours de laquelle les membres du gouvernement lui soumettent les affaires courantes. Ne pouvant fournir qu'un effort limité, le maréchal est très jaloux de son temps et il s'emporte fréquemment lorsque des questions lui sont soumises sans avoir, au préalable, été suffisamment étudiées. D'une façon générale, d'ailleurs, il agit avec les membres du gouvernement comme s'ils étaient de simples secrétaires. Son attitude, vis-à-vis d'eux, est celle d'un véritable dictateur. Il supporte difficilement la contradiction et, quand il a une idée sur une question, il est rare que l'intervention d'un ministre réussisse à la lui faire changer. M. Cardozo raconte qu'une divergence de vues au sujet d'un décret à promulguer ayant opposé certain jour, au cours d'un conseil des ministres, M. Ybarnegaray au maréchal, celui-ci déclara sèchement : « Puisque vous refusez de le faire, je signerai tout seul ce décret, mais c'est là une chose que je ne voudrais pas voir se renouveler. » Quinze jours plus tard, M. Ybarnegaray perdait son portefeuille.

A une heure, le maréchal Pétain prend un repas léger. Il a ordinairement une dizaine de personnes à sa table.

Après déjeuner, le maréchal Pétain prend un long repos et ne revient à son cabinet de travail que vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. Il y reste rarement au delà de six heures, reçoit ensuite des visiteurs ou lit jusqu'à huit heures, après quoi il prend un repas très substantiel. Son dîner achevé, il parcourt les dépêches qu'un secrétaire lui apporte, ne s'intéressant qu'aux plus urgentes et laissant les autres pour le lendemain. A dix heures et demie au plus tard, il rentre se coucher. Au moins une fois par mois, le maréchal Pétain se rend dans sa propriété de la Riviera où il prend quelques jours de repos.

* * *

En même temps que le maréchal Pétain, M. Cardozo a pu rencontrer à Vichy quelques-uns des « officiels » du nouveau régime avec lesquels il a eu divers entretiens et qui, eux tout au moins, n'ont pas fait appel à sa discrétion. Il a vu M. Caziot, ministre de l'Agriculture, qui lui a exposé, dans ses grandes lignes, le « retour à la terre » prêché par le maréchal, soulignant au point de vue pratique que le but de la politique agricole du nouveau régime était le rétablissement de l'état de choses existant avant la dernière guerre, époque à laquelle, sur cent Français, soixante-cinq travaillaient la terre et trente-cinq s'occupaient de commerce ou d'industrie. Il a vu M. Belin, ministre du Travail, qui l'a entretenu de la pénurie de pétrole, pénurie qui a eu des répercussions sur les transports, paralysés dans la proportion de soixante-dix pour cent. Il a vu Borotra, « dictateur des sports », qui lui a expliqué pourquoi le nouveau régime avait décrété l'abolition du professionalisme.

Au cours de ces entretiens, la question de l'issue de la guerre ne s'est jamais posée d'une manière précise. M. Cardozo a eu, toutefois, l'occasion d'en discuter à Vichy même, avec un certain nombre de journalistes français et étrangers : Maillard, directeur du « Matin », qui, avec une grande partie de l'équipe du journal, a refusé catégoriquement de se transférer à Paris à la suite du germanophile Brunau-Varilla, Brigham, du « New York Times », Elliot, de l'« Associated Press », et Heinzen, de la « United Press ». Tant Français qu'Américains ont été unanimes à prédire une victoire britannique. Ils ne font pas, d'ailleurs, que cela. Ils fixent, d'une manière précise, les diverses étapes de cette victoire laquelle doit, d'après eux, se produire vers la fin de l'année prochaine. Les pronostics concernant la période comprise entre le moment où M. Cardozo a publié son livre et la date à laquelle nous écrivons ont, en majeure partie, été vérifiés par les événements. Quant aux autres, les voici :

Deuxième semestre de 1941 : La maîtrise de l'air britannique sera complètement établie et le système économique allemand commencera à craquer. Des milliers de nouveaux pilotes anglais, parfaitement entraînés, bombarderont l'Allemagne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'armée britannique commencera à effectuer des incursions sur le continent européen.

Premier semestre de 1942 : L'Italie, à la suite de la supériorité aérienne croissante de l'Angleterre, se trouve de plus en plus en mauvaise posture chez elle et en Afrique. La production industrielle allemande, celle notamment des usines de guerre, diminue constamment à la suite du manque de matières premières, de la désorganisation des transports et, surtout, des raids de nuit et de jour sur les centres industriels. L'armée britannique s'apprête à opérer sur le continent.



**Le maréchal Pétain se lève d'ordinaire à neuf heures. Tous les matins, quand le temps s'y prête, il fait une longue promenade à pied.**

**Une réunion du cabinet de Vichy. On reconnaît, à gauche, le maréchal Pétain. A droite, en civil, l'amiral Darlan.**

Deuxième semestre de 1942 : L'Allemagne s'effondrera sous une pression aérienne adverse de plus en plus puissante. A moins qu'elle ne soit débordée par le débarquement, sur les côtes françaises, des divisions blindées britanniques appuyées par une force aérienne appropriée. L'armée nazie, à la suite de l'une ou l'autre de ces éventualités, sera démoralisée et il y aura une révolution à Berlin.

* * *

De Vichy, M. Cardozo décide de se rendre à Riom où sont internés ceux qu'on appelle les « responsables de la défaite ». A Riom où, durant la monarchie, se tenaient les Assises d'Auvergne, il est reçu par M. Jardel, greffier de la Cour Suprême, qui ne lui ménage ni les exposés ni les explications, ce qui nous vaut une série de renseignements inédits sur ce procès qui jouit, à l'heure actuelle, d'un regain d'actualité. C'est ainsi que nous apprenons, par exemple, que M. Guy La Chambre, ministre de l'Air lors de la déclaration des hostilités, avait réussi à passer à l'étranger lorsque son nom fut ajouté à la liste des inculpés. Loin de demeurer à l'abri, il se mit aussitôt en contact téléphonique avec le gouvernement de Vichy, demandant que les facilités nécessaires lui fussent accordées afin de pouvoir revenir dans le pays se mettre à la disposition des autorités.

Daladier a quelque peu vieilli, mais il n'a rien perdu de la combativité dont il a fait preuve dès les premières heures de l'inculpation et c'est certainement l'accusé qui donne le plus de mal aux instructeurs. L'ancien président du Conseil a, au moment de la visite de M. Cardozo, déjà subi huit cents interrogatoires, au cours desquels il a demandé la production de deux mille documents. Ces derniers sont, pour la plupart, des notes confidentielles du ministère de la Guerre d'autant plus difficiles à retrouver qu'au moment de l'avance allemande, les dossiers les contenant ont été éparpillés aux quatre coins du territoire. Depuis le début de l'instruction, le système de défense de Daladier n'a pas varié. Il peut se résumer ainsi : « J'ai toujours lutté pour obtenir du Parlement tous les crédits que demandait l'état-major. Quant à savoir si ces crédits étaient suffisants ou non, la question dépassait ma compétence. Je ne suis pas un expert militaire et ce n'est pas à moi qu'il appartenait de juger du nombre de tanks ou de canons antiaériens nécessaires à la défense nationale. »

Contrairement à Daladier, Gamelin fait preuve d'un calme parfait. Il répond le plus souvent par écrit aux questions qu'on lui pose et, neuf fois sur dix, déclare aux instructeurs : « Ce sujet est trop compliqué et je suis sûr qu'une réponse verbale ne suffirait pas à vous le rendre accessible. Je vous ferai tenir demain une réponse écrite détaillée là-dessus. » L'ancien généralissime est, de tous les accusés, celui qui a demandé la production du plus petit nombre de documents. Il a une mémoire extraordinaire et il est très courant de l'entendre déclarer : « Référez-vous à ma note n°... de telle date. Vous y trouverez au quatrième paragraphe la phrase suivante... »

* * *

Sa visite aux accusés de Riom achevée, M. Cardozo entreprend, au hasard, une tournée sans quitter toutefois le territoire non occupé. Ayant vécu en France durant de nombreuses années, il possède des amis un peu dans chaque ville et cela lui donne l'occasion d'effectuer divers sondages sur l'attitude du peuple français vis-à-vis du nouveau régime.

D'après lui, la plupart des Français sont sceptiques quant aux résultats qu'il faut attendre de ce que le gouvernement de Vichy appelle la « révolution nationale ». D'une façon générale, cependant, les décisions prises par le maréchal Pétain sont tolérées par la population. Tant que le maréchal sera en vie, il y a peu de chances qu'une grave crise intérieure vienne à se produire. Mais il faut s'attendre au pire s'il vient à disparaître, une dizaine de politiciens au moins se croyant qualifiés pour prendre sa succession.

Sur le plan franco-anglais, la population française, le premier moment de ressentiment passé, admet dans son ensemble et le blocus et le bombardement de la zone occupée. La résistance britannique a obligé un grand nombre de gens à modifier leurs vues sur la guerre. Environ quatre-vingt-dix pour cent des Français non seulement souhaitent la victoire de l'Angleterre, mais sont convaincus qu'elle aura lieu. La Royal Air Force provoque, chez tous, un sentiment profond d'admiration. M. Cardozo a rencontré divers aviateurs français qui lui ont fait part de leur désir de s'envoler soit pour l'Angleterre, soit pour Gibraltar. Malheureusement, des précautions sévères ont été prises en vue d'éviter ces fugues et les aviateurs ne disposent que du carburant strictement indispensable aux déplacements qui leur sont assignés.

Sur le plan franco-allemand, enfin, tous les Français avec lesquels M. Cardozo s'est entretenu se sont déclarés d'avis qu'il fallait s'en tenir aux termes de l'armistice, sans plus.

L'ouvrage de M. Cardozo nous apprend que l'armistice à peine signé, Hitler a donné des ordres pour que chaque soldat allemand aille passer une semaine dans la capitale française. Des déplacements massifs furent organisés. Ils eurent pour résultat d'embouteiller pendant quelque temps le réseau ferroviaire allemand, mais ils provoquèrent chez les nazis un immense sentiment de fierté. Actuellement, des trains à bon marché déversent chaque semaine à Paris des milliers de touristes de tous âges et de toutes conditions qui s'y promènent en vainqueurs et ne manquent jamais de s'en aller les mains pleines.

* * *

Tout à la fin de son livre, M. Cardozo pose la question des relations futures de la France et de l'Angleterre. Voici sa conclusion : « De quoi demain sera-t-il fait ? L'Angleterre va gagner cette guerre, elle la gagnera en venant à bout de la puissance militaire de l'Allemagne et de l'Italie. Victorieuse, l'Angleterre restituera naturellement à la France sa position souveraine d'autrefois. Nous avons besoin de la France en Europe, nous avons besoin d'une France forte en Europe. Quand ses chaînes seront tombées et qu'elle sera de nouveau libre, la France sera en mesure de collaborer avec nous à l'avènement de l'ordre nouveau. Mais il ne faut pas que nous perdions de vue que c'est une France nouvelle qui doit collaborer avec nous. »



Cette photographie, prise au clair de lune, montre comment la lumière du ciel est reflétée par le Nil qui traverse notre ville, rendant ainsi le fleuve parfaitement apparent aux yeux des aviateurs volant à haute altitude. M. Pemberton-Billing, grâce à sa théorie, pensait avant tout à rendre le tracé des surfaces d'eau moins visible.

## A L'INSTAR DE MOSCOU...

Une information récente nous a appris que dans la capitale soviétique le black-out avait été supprimé. En cas d'alerte, toutes les lumières de Moscou peuvent être éteintes d'un seul coup, grâce à un interrupteur central qui permet l'obscurcissement de la ville en quelques secondes.

Nous nous sommes adressés à M. Hartman, ingénieur en chef de la Compagnie d'Electricité du Caire, et lui avons demandé si l'adoption d'un pareil système était viable chez nous.

« Cela est possible en théorie, nous a répondu M. Hartman. Nous possédons un interrupteur général qui commande tout l'éclairage de la ville. Malheureusement, il commande également toutes les autres sources d'énergie électrique. Si nous mettions en action cet interrupteur, non seulement Le Caire n'aura plus de lumière, mais le téléphone, les machines génératrices de courant ne pourront pas être utilisés. Or, en cas d'alerte, il est impossible de se passer du téléphone. C'est grâce à cet appareil que les services d'assistance, les pompiers sont alertés et parviennent sur les lieux sinistrés.

« On pourrait à la rigueur installer des interrupteurs commandant les différents quartiers du Caire. Des équipes spéciales veilleraient à leur fonctionnement, mais il serait impossible de plonger la ville dans l'obscurité totale en moins d'une heure. Il faudrait donc que les sirènes donnent l'alarme au moins soixante minutes avant l'arrivée des avions ennemis. Et à moins que ceux-ci ne poussent la courtoisie jusqu'à nous prévenir à l'avance de leurs visites, je ne vois pas d'autre moyen de fixer nos prévisions. »

# Pour ou contre LE BLACK-OUT

**Dans un récent numéro d'« Images », nous avons résumé un article d'un expert aéronautique, M. Noel Pemberton-Billing, qui s'est déclaré absolument contraire au black-out. Nous avons soumis cet article au colonel B. Burt-Smith, contrôleur technique du ministère de la Défense Passive.**

**Il a répondu comme suit aux huit points soulevés par M. Pemberton-Billing :**

**1° LA LIGNE DE SEPARATION ENTRE LA TERRE ET LA MER APPARAIT DISTINCTEMENT DANS LE NOIR. C'est un fait dont l'évidence n'a jamais été mise en discussion. Mais le système efficace contre cet inconvénient n'a pas encore été trouvé.**

**2° DANS L'OBSCURITE, LES FLEUVES SONT TRACES PLUS NETTEMENT. Si les villes et les campagnes étaient illuminées, les fleuves seraient encore plus visibles, pour les raisons suivantes : 1° La lumière se refléterait dans l'eau. 2° Les cours d'eau seraient encore mieux repérables parce qu'ils traceraient des lignes sombres à travers les lumières.**

**3° LE BLACK-OUT FACILITE LA TACHE DES AGENTS DE LA 5e COLONNE. Il est vrai qu'un signal lumineux dans le black-out est plus facilement aperçu d'en haut. Mais il ne faut pas perdre de vue que dans l'obscurité totale celui qui se hasarderait à émettre la moindre source de lumière serait vite repéré. Ceci rend la tâche des espions bien plus dangereuse, alors que dans une villle illuminée ils se sentiraient en sécurité et arriveraient quand même à faire parvenir leurs signaux.**

**4° LES RAILS DE CHEMIN DE FER ET LES LOCOMOTIVES SONT VISIBLES DANS L'OBSCURITE. Dans une contrée qui possède des fleuves et des lacs, les rails de chemin de fer ne sont jamais adoptés en tant que guides par les aviateurs.**

**5° LES CHASSEURS NE PEUVENT PAS PRENDRE L'AIR LORSQUE LES AERODROMES NE SONT PAS ECLAIRES. Les avantages pouvant résulter de la possibilité de faire prendre l'air aux chasseurs sont largement dépassés par les inconvénients.**

**6° LE BLACK-OUT PROVOQUE UNE AUGMENTATION D'ACCIDENTS DE LA ROUTE. Les statistiques répondent à cette objection. Pour l'Egypte, elles prouvent que le nombre des accidents a diminué depuis que le black-out est en vigueur. Les conducteurs sont obligés de redoubler d'attention dans l'obscurité, et ils ne peuvent plus se permettre des vitesses exagérées.**

**7° LES RAIDS SEMBLENT PLUS SINISTRES DANS L'OBSCURITE. Cette observation n'est pas tout à fait exacte. Les mesures d'abolition des lumières concernent seulement l'éclairage visible de l'extérieur. Les appartements, les abris peuvent être éclairés, pourvu que la lumière ne soit pas visible du dehors.**

**8° QUELQUES FUSEES ECLAIRANTES LANCEES PAR L'ENNEMI ECLAIRENT TOUTE UNE REGION. Les fusées éclairent seulement une superficie réduite et pendant quelques minutes. Une illumination complète faciliterait la tâche de l'ennemi au point de lui permettre de localiser exactement ses objectifs et de procéder à un bombardement efficace.**

M. Pemberton-Billing a suggéré, d'autre part, qu'un très grand nombre de phares, dirigés vers le ciel, soient disséminés à travers tout le pays en vue d'aveugler les aviateurs ennemis. A ce sujet, le colonel Burt-Smith nous déclare :

« Cette théorie a été étudiée quelques années avant la guerre. Sur le papier, elle semble présenter beaucoup d'avantages, mais sa réalisation est pratiquement impossible. L'idée de se servir de simples phares d'automobiles pour créer un halo aveuglant au-dessus d'un pays doit être complètement écartée. Une lumière ayant la puissance d'un phare d'auto est aveuglante, je ne dis pas le contraire, mais jusqu'à quelle distance ? Tous les conducteurs d'automobiles vous diront que l'éclat des lumières d'une voiture venant en sens inverse pendant la nuit ne devient gênant qu'à quelques trois ou quatre cents mètres environ. Or, n'oublions pas que les avions volent à plusieurs milliers de mètres. Il serait très facile pour eux de se maintenir à une altitude telle, que ces lumières deviendraient un auxiliaire précieux et non plus un obstacle. Des sources lumineuses vraiment efficaces devraient être des réflecteurs à peine plus petits que ceux que nous employons au cours des raids. La production de ces appareils en grande quantité est impossible.

« D'après les prévisions de M. Pemberton-Billing, il faudrait 200.000 réflecteurs pour couvrir seulement la surface de l'Angleterre. En ce qui concerne l'application de ce système à l'Egypte, d'autres inconvénients se présentent, même dans le cas où l'outillage technique nécessaire pourrait être obtenu. N'oublions pas que nos principales villes, comme, par exemple, Le Caire et Suez, sont séparées par des étendues considérables de désert. Si nous éclairons la capitale et les autres villes suivant cette méthode, les centres habités ressortiraient, nettement tracés et séparés par les étendues noires. La seule solution possible serait d'installer également dans le désert des postes d'éclairage. Il n'est pas besoin d'insister sur le fait que maintenir des techniciens et des équipes pour manier les réflecteurs dans chaque quart de mille carré de notre désert est une chose impossible. »

* * *

On sait que New-York a envisagé une nouvelle solution pour camoufler les villes et autres objectifs en cas de raid aérien, en les éclairant de façon à former des carreaux de différentes couleurs. Par le changement quotidien des figures géométriques, des couleurs et de l'intensité des lumières, les aviateurs ennemis sont complètement déroutés.

Parlant de ces expériences, le colonel Burt-Smith nous dit :

« Ces expériences ont été suivies avec beaucoup d'attention par les experts du monde entier. C'est peut-être de cette méthode que sortira le parfait système de dissimulation des centres et des objectifs. Ce dont je peux vous assurer, c'est que, dans le cas où ils donneront des résultats probants, ces systèmes qui sont à l'étude ne seront certes pas négligés par nos services. »

Revenant sur les mesures adoptées en Egypte, nous demandons au colonel pourquoi Le Caire ne serait-il pas éclairé normalement, quitte à organiser une méthode d'extinction rapide en cas d'alerte, comme on le fait actuellement à Moscou.

« Cela est impossible, car il faudrait que toutes les lumières de la capitale fussent reliées à un seul commutateur central pour obtenir une extinction immédiate. D'autre part, un éclairage normal rendrait la ville visible à une grande distance. La pureté de l'air de l'Egypte est tellement grande, que Le Caire pourrait être aperçu d'Alexandrie, à une hauteur de 20 mille pieds. Il serait ridicule de faciliter la tâche de l'ennemi au point de lui permettre de piquer tout droit sur les centres qu'il désire atteindre, et que dans l'obscurité il doit forcément chercher.

« En guise de conclusion, je dois souligner que le black-out, malgré certains inconvénients dont nous sommes les premiers à convenir, constitue encore la meilleure protection pour les raids nocturnes. Cette protection pourra être rendue plus efficace par la stricte observance, de la part du public, des instructions données par les services compétents. Actuellement, tant en Angleterre qu'en Allemagne et dans les régions occupées par l'ennemi, c'est le seul système appliqué. Il va sans dire, je le répète, que ce ministère suit de très près toutes les expériences en cours.

« Indépendamment de la question de l'éclairage, il est un point sur lequel je vous prie d'attirer l'attention de vos lecteurs : la protection contre les éclats des vitres. Depuis le début de la guerre, tout le monde a orné fenêtres et vitrines de bandes de papier gommé destiné à empêcher les éclats de verre de partir en tous sens, causant ainsi des blessures aux personnes qui se trouvent à proximité. Or l'expérience nous a démontré que l'effet de ces bandes de papier gommé est absolument nul. Dans les maisons qui se trouvaient à proximité des points de chute des bombes, au cours des derniers raids, les vitres ont été brisées et des éclats ont causé des blessures aux habitants, tout comme si les bandes de papier n'existaient pas. Le meilleur système pour protéger les fenêtres est de coller sur toute la surface de la vitre une pièce de marquisette dont le bord dépasse quelques centimètres sur le cadre en bois. J'ai vu dernièrement une vitre ainsi protégée, brisée par le déplacement d'air d'une bombe tombée à quelque distance. Tous les morceaux ont été maintenus par la marquisette. La partie brisée de la vitre s'est tout simplement rabattue, retenue par l'étoffe. Si dans les appartements, dans les endroits publics, le danger des éclats de verre est écarté, un grand pas en avant sera fait dans la défense passive. »

**Si le système Pemberton-Billing était appliqué, voici ce que l'aviateur dans le ciel arriverait à voir audessous de lui : une nappe de lumières aveuglantes, sur laquelle se détacheraient en silhouette les avions se trouvant à une altitude inférieure. Pareille position serait idéale pour un chasseur qui pourrait distinguer nettement les bombardiers ennemis.**





La première photographie du cardinal Pacelli revêtu des atours pontificaux. S.S. Pie XII, brillant diplomate et philologue érudit, a beaucoup voyagé. Elle connaît la vie et les hommes. L'âme humaine n'a pas de secrets pour le chef spirituel de tous les catholiques du monde.

# LE VATICAN PENDANT LA GUERRE

Dans un petit coin de l'Europe, un petit Etat de quelques kilomètres carrés occupe un rang privilégié. Washington, Londres, Berlin, Vichy et même Tokio ont les yeux tournés vers lui. Ses opinions pèsent lourdement dans la balance de la guerre. Mussolini et sa presse ont beau s'élever contre la puissance qui des bords du Tibre dirige l'opinion de 400 millions de catholiques dans le monde, celle-ci, inébranlable, poursuit sa tâche qui, suivant les paroles de Pie X, dépasse le cadre des contingences matérielles.

Partout, les chancelleries discutent des réactions du Vatican.

Récemment encore, M. Roosevelt, voulant connaître d'une façon précise cette opinion, dépêchait au Vatican M. Myron Taylor, grand catholique et magnat industriel, ami intime du Président.

Dans le petit bureau orné d'un crucifix et d'un portrait du chef de l'Eglise catholique, le cardinal Maglione, secrétaire d'Etat, et l'envoyé spécial discutèrent longuement. Les murs du Vatican n'ont pas d'oreilles. Nul, à l'exception du Pape et de ses conseillers intimes, ne sut ce qui a pu être dit ou décidé dans le cabinet du cardinal secrétaire d'Etat.

Naturellement, l'Axe ne pouvait passer sous silence un tel événement. Mais alors que la presse romaine feignait d'ignorer la visite, Gœbbels et sa radio claironnaient : « Roosevelt demande au Pape de déclarer la guerre sainte contre le nazisme. » Comme si ce n'était pas déjà fait, comme si, à cent reprises, Sa Sainteté n'avait pas condamné le nazisme et ce qu'il représente.

Mais depuis quelques jours, la presse fasciste, répondant à un mot d'ordre, se déchaîne : elle veut connaître la position du Vatican. Et tous les arguments sont bons pour amener une déclaration papale qui, sans doute, ne viendra pas. On ne trouble pas si facilement l'austère sérénité du chef de l'Eglise.

Myron Taylor vient de rentrer en Amérique. A peine le « Clipper » était-il en rade de New-York que, par téléphone, l'ambassadeur personnel communiquait les résultats de son voyage au Président. Et M. Taylor de dire à la presse qui voulait avoir des nouvelles : « Je rapporte des propositions importantes. » Rien de plus.

On a prétendu que le rétablissement de la liberté religieuse en Russie, le retour des biens de l'Eglise aux autorités ecclésiastiques russes ont été un des résultats de ce voyage. Ceci est probable. Mais il est certain que l'entretien entre le Pape, le cardinal Maglione et Myron Taylor a eu des répercussions beaucoup plus vastes.

L'Amérique ayant décidé de s'occuper de l'avenir de l'Europe, de délaisser un isolement qui, à la longue, aurait pu être dangereux pour sa propre sécurité, ne pouvait s'immiscer dans les affaires du vieux continent sans prendre l'opinion de la plus haute autorité morale du monde.

Le secret de ce qu'a dit le Pape est bien gardé, mais cela ne fait que prouver l'importance du rôle assigné au Vatican dans le monde de demain, qui ne sera pas — on peut en être certain — l'ordre nouveau d'Hitler.

* * *

De tout temps, même lorsque le traité de Latran n'avait pas été encore signé, alors que le Pape se considérait prisonnier dans son palais, le rôle du Vatican dans les affaires internationales a été important. C'est que les peuples, qu'ils fussent catholiques, protestants, musulmans ou bouddhistes, ne peuvent ignorer l'influence morale qu'exerce sur le monde la grande figure du Pape. Et dans les remous qui bouleversent le monde, cette bouée qui a toujours surnagé, que les tempêtes n'ont pas pu ébranler, est un facteur de stabilité, de confiance et aussi d'apaisement, dont on ne saurait méconnaître l'importance.

### L'homme le mieux renseigné du monde

Se doutait-on que dans son petit Etat enclavé au centre du royaume d'Italie, Sa Sainteté Pie XII possède le système de renseignements politique, économique et religieux le mieux organisé de l'univers ?

Le monde catholique s'étend à tous les continents. Dans la brousse d'Afrique, dans les forêts de Cochinchine, dans les neiges du Canada aussi bien que dans les grandes capitales européennes, américaines ou asiatiques, le Vatican possède des représentants.

Ce sont souvent d'humbles missionnaires, des prêtres dont la vie est consacrée au service de Dieu et à atténuer la misère du prochain. Mais tous sont des hommes instruits et intelligents qui savent voir et entendre. Les rapports qu'ils envoient à leurs supérieurs et dont l'essentiel prend le chemin de la cité du Vatican permettent à celle-ci d'être au courant non seulement de ce que pensent les chancelleries, mais aussi des aspirations des peuples.

Il est douteux que les renseignements recueillis par l'Eglise soient communiqués aux chancelleries étrangères, le Vatican étant neutre, mais ils permettent à la diplomatie vaticane d'agir, le moment venu, et à bon escient.

Car le Pape possède aussi des représentants accrédités auprès des chefs d'Etat des grandes puissances mondiales. Contrairement à ce que l'on pense en général, le nonce apostolique n'est pas un prélat religieux, mais un diplomate. Dans de nombreux pays, comme en France et en Pologne avant la guerre, en Espagne et au Portugal aussi, il a rang de doyen du corps diplomatique. C'est dire l'importance et le prestige dont il jouit.

Le cardinal Pacelli, avant de devenir secrétaire d'Etat de son prédécesseur le Pape Pie XI, fut nonce à Varsovie.

La diplomatie vaticane est agissante et ses initiatives sont nombreuses. On prétend que c'est l'influence papale qui a empêché le général Franco, au moment de la défaite de la France, de se joindre à l'Axe.

Dans les pays occupés, les nonces apostoliques se trouvent toujours à leurs postes. L'Eglise poursuit son œuvre de fraternité et de paix. Est-il donc étonnant qu'elle soit renseignée non seulement sur les intentions des dirigeants, mais aussi sur les courants souterrains qui, un jour ou l'autre, déferleront irrésistiblement pour rétablir la liberté et l'ordre sans lesquels la civilisation est destinée à sombrer ?

### « Ici, Radio-Vatican... »

Le Vatican est un des rares Etats neutres d'Europe.

Depuis le début de la guerre, ignorant les causes matérielles, les événements quotidiens, le Vatican s'est cantonné sur le terrain dogmatique. Là, sa position est forte et elle lui permet de prendre fait et cause pour les principes de tolérance et de liberté. En effet, diverses encycliques ont condamné les théories chères à Hitler : l'Etat déifié, les persécutions religieuses, la suppression des libertés individuelles et surtout l'affirmation qu'il existe une race supérieure aux autres. Dès l'avènement de l'hitlérisme, le Vatican s'est élevé avec force contre le racisme.

C'est au Vatican que l'on doit la liberté religieuse en Russie. En déclarant qu'en territoire soviétique chacun est libre d'adorer Dieu suivant ses vues, M. Maïsky, ambassadeur des Soviets à Londres, reconnaissait pour la première fois que les théories que Radio-Vatican émet à travers l'espace sont les seules possibles dans un monde aussi évolué que le nôtre.

La radio vaticane ne donne pas de nouvelles, sinon celles intéressant directement l'administration papale. Mais ses appels à la fraternité humaine, les condamnations sévères des théories nouvelles et révolutionnaires qu'elle prononce quotidiennement, montrent nettement où vont ses sympathies.

Des prières, des sermons, des conférences sur des sujets religieux ou moraux faits par de doctes personnalités ecclésiastiques complètent un programme qu'écoutent, d'après les estimations du « Bureau de recensement radiophonique de New-York », cinq millions de personnes tous les soirs !

« Radio-Vatican » parle une vingtaine de langues. C'est la seule station au monde qui émette en latin.

Au cœur de Rome s'érige la cité du Vatican, dont chaque construction est une véritable œuvre d'art. La coupole de Saint-Pierre domine de sa hauteur imposante la résidence que les papes de la chrétienté habitent depuis des siècles.

VUES SUR LA GUERRE

# LA GUERRE NE FAIT QUE COMMENCER

Cela peut paraître étrange après deux années d'hostilités sur tant de champs de bataille, mais la guerre ne fait que commencer. Nous avons eu des épisodes divers dont celui de la France fut le plus douloureux et celui de la Grèce le plus humiliant pour nous. Brefs épisodes d'un conflit aux dimensions immenses. Hitler avait décidé que la bataille d'Angleterre aurait le rythme de la campagne de France et qu'une double défaite consacrerait sa gloire. Les réactions de l'univers troublé jointes à celles du peuple britannique et de ses chefs qui, contre toute vraisemblance, avec un courage qui rejoint, par delà les mots trop faibles, dans un climat shakespearien, le monde des purs héros, ont démontré qu'il est des limites infranchissables à l'impudence et à la méchanceté, même accompagnées de la plus formidable armature. On n'a pas encore inventé les armes contre l'esprit, et celui-ci, dans le pire malheur, au milieu des plus intolérables souffrances, est toujours capable de mépris.

L'éternel insatisfait, Hitler le néronien, qui s'est appliqué à sculpter son rêve dans la douleur d'autrui, commence à sentir la peur malgré les incessantes victoires de ces deux années. Les armées qu'il a subjuguées occupent les trois quarts de l'Europe. Des nations comme la France, la Norvège, la Belgique, la Hollande, la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie et l'Italie elle-même connaissent la honte du joug allemand. En Russie, les armées du Reich s'avancent, en s'épuisant, au milieu d'un effroyable carnage. Le Führer, pourtant, n'est pas satisfait. Et toute l'Allemagne — l'Allemagne victorieuse — courbe le front sous le vent des prédictions sinistres. A quoi bon être le maître, si les conquêtes n'ont pas vaincu les âmes ? Et la conquête ne serait-elle qu'une opération d'éternelle police ? L'objectif de l'Allemagne était de vaincre dans la haine et de jouir dans l'amour des profits de la victoire. Voici que maintenant elle craint les peuples qu'elle a battus autant que ceux qu'elle prétend vaincre. En vérité, la guerre ne fait que commencer : tous les succès qui ont marqué les étapes sanglantes de vingt-quatre mois n'ont eu rien de décisif, puisque les résistances s'organisent et que sur les défenseurs du véritable ordre humain souffle l'esprit chrétien, le seul indomptable, qui est fait de sainte humilité mais combat la bassesse comme la pire déchéance.

Au cours de l'automne 1940, les peuples étaient certainement inquiets et on craignait la tragédie d'une guerre écourtée. La Grande-Bretagne, dans un désespoir magnifique, bandait sa volonté et jurait de vaincre ou de mourir : les destins éphémères des hommes s'offraient en holocauste pour le destin permanent de l'homme. Aveugles que nous étions, nous étions loin de comprendre les véritables dimensions de la guerre ni la nature exacte de l'enjeu. Enfin nous réalisons maintenant qu'une telle guerre ne pourra jamais finir, Dieu merci, par un compromis de lâcheté ou de faiblesse. Pour la première fois les peuples, par la bouche de leurs hommes d'Etats, proclament qu'ils n'accepteront qu'une décision radicale. En politique aucun problème n'apparaît jamais simple, et la raison doit toujours composer avec les considérations de temps et de circonstance. Mais ici c'est la solution morale qui est recherchée, une des rares solutions qui n'admettent pas d'hésitation et ne savent que faire des subtilités de la nuance.

Pour tout dire, cette guerre a les allures d'une épopée qui s'écrirait avec le sang et la chair des hommes, non pour marquer les pas de l'humanité dans le chemin de l'héroïsme glorieux, mais plus simplement, ou plus logiquement, dans celui de la délivrance. Le monde étouffe sous la menace mortelle de l'Allemagne et c'est à peine, nous pouvons le dire, qu'il vient de s'en rendre compte. Jeunes et vieux sont attelés à une même tâche sacrée, et cette solidarité des générations est poignante. Les jeunes ne pensent pas à la mort ; celle-ci qui, aujourd'hui ou demain, peut les emporter, ils l'acceptent dans une exaltation que leur pureté nous rend sacrée. Au contraire, ceux dont les jours sont déjà remplis de rumeurs qui les suivent, d'actes dont ils sont les prisonniers, savent que la vie a un prix inestimable et que, même si parfois elle déçoit, elle laisse une réserve d'espérance entêtée. Les uns et les autres, et jusqu'aux femmes, et jusqu'aux enfants tout à coup interdits devant le mystère des jours tristes et des nuits assourdissantes, sentent que la vraie guerre a commencé, qu'elle bouscule tout le passé, nos habitudes, nos occupations et jusqu'à nos amours. En de telles heures qui commandent de s'élever au-dessus de soi-même, on perçoit avec une cruelle lucidité la pauvreté des passions anciennes. La guerre nous octroye de grandes clairvoyances et nous munit de force et de courage tranquille...

Autour de l'Allemagne dont les tentacules crispées s'étendent toujours plus loin, se forme un réseau de haines tenaces. Pour les peuples battus ou violentés, les heures qui s'enchaînent ne s'écoulent plus selon le rythme habituel. Ils vivent, ils sont bien obligés aux gestes quotidiens, mais souffrances et malheur aiguisent leur âme et la nourrissent pour l'œuvre du grand soir des nations. Le patriotisme est toujours un sentiment exceptionnel, en partie égoïste, la plupart du temps désintéressé, mais il n'est jamais plus ardent qu'aux jours sombres qui précèdent les inévitables révoltes et c'est par là que l'Allemagne subit sa première défaite. Les assauts furieux qu'elle livre l'empoisonnent plus que ses victimes, et s'il s'interroge, le soldat du Reich, épouvanté par ses victoires inutiles et éphémères, doit comprendre que la victoire réelle, définitive, devient de jour en jour problématique. Les pas d'un conquérant, si puissant soit-il, lui sont mesurés par le juste Dieu des justes vengeances.

La guerre ne fait que commencer. Elle est totale et ne souffre aucune abstentation. Du point de vue technique et militaire, le redressement s'est lentement opéré, mais avec une telle sûreté qu'on peut entrevoir déjà la victoire matérielle des Alliés. Que ceux-ci soient entourés de l'affection de tous les peuples de l'univers, il n'y a pas de doute là-dessus. Alors même qu'ils se divisaient dans le temps de la paix sur des problèmes qui apparaissent soudain insignifiants et secondaires, ils sont unis aujourd'hui sur l'essentiel. Mais cette affection risque de n'être qu'égoïste si ceux qui l'éprouvent demeurent dans l'expectative et ne consentent pas les sacrifices individuels.

Pendant que les soldats se battent et que les hommes politiques acceptent bravement les responsabilités qu'ils fuyaient naguère, essayant de réparer les fautes du passé, que fait le civil, du moins dans les pays encore libres ? N'est-il pas un combattant, lui aussi, et n'entre-t-il pas dans la mobilisation générale des peuples ? Chacun, et jusqu'au plus humble, a, dans ces temps prodigieux, sa tâche désignée pour l'œuvre de la guerre. Le civil dont je parle va-t-il mener au ralenti sa vie ancienne, ou se mettra-t-il à l'unisson des douleurs collectives ? C'est le moment du plus grave examen de conscience et de se hausser en atteignant aux vertus stupidement dédaignées. La vie de presque tous les hommes manque d'événements marquants, et tous les bilans se ressemblent à peu près. C'est de la multiplicité des vies qui s'entre-croisent que la vie prend un sens. En ce moment le monde subit un arrêt et les hommes sentent combien ils étaient, à leur insu, solidaires. En l'absence de la sécurité dont ils jouissaient, de la liberté où ils s'épanouissaient, ils sont interdits, comme au seuil du plus insondable mystère. L'heure présente est sans joie. Les plaisirs, les rêves, les ambitions, l'action, tout cela qui constituait de leur existence immobile ou active, s'ils se l'interdisent sans rechigner, c'est alors qu'ils travaillent pour la victoire et leur propre rédemption.

On est tenté de se pencher sur l'avenir et de se demander quand la guerre finira ? Interrogation vaine entre toutes. Elle sera longue encore, et plus cruelle sans doute, et elle se nourrira de sacrifices plus coûteux. Mais en ce mois d'octobre 1941, nous pouvons, sans chimère, caresser la certitude de la victoire. L'esprit aura raison des ténèbres par la force du bien, par la force de l'âme, par la force tout court, mise au service de l'idée contre la matière. « Le progrès, disait Auguste Comte, n'est jamais que le développement de l'ordre. » Mais cette guerre serait inutile, les sacrifices seraient stupides, toute la lutte gigantesque une pitoyable comédie, si la victoire devait trouver des hommes enfoncés dans leurs habitudes, un conformisme avantageux, et leurs vieux préjugés. Le civil, plus que le militaire, doit agiter le grave problème du destin de l'homme tout entier enfermé dans la vie de l'âme. Tout devient harmonieux, aisé, dès que nous nous assignons un but qui ne soit pas uniquement matériel et que nous acceptons de faire leur part aux volontés invisibles. Car la vie de l'homme ne cesse d'être un jouet du hasard que si lui-même se restitue à Dieu.

La guerre qui commence à peine vient à la suite de longs jours misérables qui nous ont fait entrevoir le rythme médiocre de nos passions individuelles. Nous sommes au rendez-vous moins de la mort que de la vie, si nous portons en toutes choses une âme désormais dépouillée, je veux dire purifiée, mais nous irions au rendez-vous de la mort plus que de la vie si, dans le secret de nos cœurs, la guerre n'est que suspensive, escomptant qu'au son de l'antique ritournelle, nous referons, pour un même but périmé, nos anciens gestes de marionnette, dans une même atmosphère de vulgarité. Si la guerre ne nous enrichit pas l'âme, nous sommes perdus à jamais.

**GEORGES DUMANI**

## L'« Osservatore Romano », organe du Pape

Le Vatican possède un grand journal qui est rédigé et imprimé dans l'enceinte de la cité papale. Mais celle-ci étant peu peuplée, l'organe catholique doit son existence à la vente à Rome et dans les principales villes d'Italie.

Avant la guerre, l' « Osservatore Romano » était un grand journal international dont l'opinion pesait autant que celle du « Times » de Londres ou du « Temps » de Paris. Toute la presse mondiale citait ses articles de fond dont quelques-uns, soupçonnait-on, étaient rédigés par le cardinal Pacelli en personne. L' « Osservatore » était un organe franc et sincère. Il poursuivit cette politique même après l'entrée en guerre de l'Allemagne, alliée de l'Italie. Les communiqués alliés occupaient une place marquante dans le journal, les articles politiques ou militaires étudiaient la situation internationale avec une objectivité qui finit par exaspérer le Führer. L' « Osservatore » fut interdit en Allemagne. Mussolini ne pouvait, lui, agir, car il se serait heurté à de grosses difficultés en prenant une attitude hostile au Vatican, d'autant plus que l'Italie n'était pas en guerre.

Mais lorsque le fascisme se rangea ouvertement du côté du nazisme, l'attitude du journal du Pape ennuya fortement les autorités romaines. De 50.000 exemplaires, le tirage de l' « Osservatore » passa à 250.000, car, alors que la presse fasciste bâillonnée ne pouvait qu'exprimer le point de vue officiel, l' « Osservatore », journal étranger, continua à dire la vérité. Les Gayda, les Ansaldo et autres plumitifs fascistes attaquèrent ouvertement l'organe papal. Et la police, sur l'ordre de Mussolini, dut agir. Des éditions entières de l' « Osservatore » furent confisquées par les autorités dès qu'elles eussent quitté les murs de la cité du Vatican. Les vendeurs courageux qui distribuaient secrètement quelques exemplaires furent traités d'espions et envoyés dans des camps de concentration. Le journal, privé par la force de ses lecteurs, ne pouvait plus vivre. On songea à en suspendre la publication. Finalement, un accord intervint, suivant lequel l' « Osservatore » devenait purement et simplement un quotidien religieux.

## Dans la cité du Vatican, aujourd'hui

Enclavé dans une Rome fasciste, l'Etat du Vatican, quoique souverain et indépendant, devait fatalement se ressentir de la guerre.

C'est du point de vue matériel qu'il a le plus souffert. Son territoire est minuscule. Avant les hostilités, les cardinaux, le personnel administratif, les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège vivaient dans la ville de Rome, ne se rendant au Vatican que pour leurs affaires. Aujourd'hui, tout ce monde a dû se loger, tant bien que mal, dans les frontières exiguës du petit Etat. D'ailleurs, il aurait été étonnant de voir le ministre d'Angleterre ou celui de Pologne ou de Belgique circuler librement dans la capitale du fascisme simplement parce qu'ils sont accrédités à la cité du Vatican.

Le fascisme regarde d'un mauvais œil un voisin aussi gênant et aussi proche, un voisin tellement puissant que les souverains d'Italie et leurs enfants ne manquent pas de le consulter. C'est pourquoi, de plus en plus, des entraves sont placées sur sa route.

Sous prétexte que les voies ferrées italiennes sont embouteillées, on a suspendu le transport des produits alimentaires ou autres que le Vatican voudrait importer de l'étranger. Il a fallu donc introduire les cartes de rationnement, comme en Italie. Le Souverain Pontife, lui-même, en donna l'exemple en se soumettant aux formalités administratives. Les cardinaux — ils sont au nombre de quarante environ — qui occupaient des villas ou des palais à Rome ont préféré loger dans de petits appartements au Vatican.

La vie dans la cité papale est simple. Il existe une prison, mais elle est vide. Des agents, en tenue spéciale, circulent dans les rues. Il n'y a pas de « black-out ». D'ailleurs, si Rome venait à être bombardée, des mesures spéciales seraient prises par les Alliés pour épargner la cité du Vatican. Mais, en fait d'abris, on peut dire que la ville en regorge. En effet, les caves du Vatican sont célèbres. Et elles peuvent, le cas échéant, soustraire aux méfaits des bombes toute la population de la petite ville.

Le Pape n'a pas quitté la cité du Vatican depuis l'entrée en guerre de l'Italie. Il ne s'est pas rendu à son palais d'été au cours de la saison chaude, préférant demeurer au poste d'écoute, prêt à jeter son immense influence et son prestige dans la balance du droit et de la justice.

Il a trouvé dans le cardinal Maglione, ancien nonce à Paris, un collaborateur rompu aux grandes besognes diplomatiques.

Le Pape reçoit en audience une fois par mois les ambassadeurs et les ministres, mais le cabinet du secrétaire d'Etat connaît une activité beaucoup plus marquée, quoique toujours très discrète.

Si les murs du bureau du cardinal pouvaient parler, ils raconteraient de bien sombres drames, des récits de révolte contre les dictatures, des plaintes de têtes couronnées, des efforts déployés en faveur de la paix et de l'entente et qui ont échoué parce que des hommes voulaient à tout prix imposer leurs doctrines à l'humanité.

Mais le rôle du Vatican n'est ni clos, ni même réduit. Le voyage du représentant personnel du président Roosevelt l'a amplement prouvé.

Industries lourdes (Autos, Machines agricoles, Munitions, Outils etc... etc...

Chantiers Navals — Houille — Pipe-lines — Raffineries — Pétroles
Voies ferrées — Houille blanche — Fer — Cuivre — Aluminium

Carte industrielle de la Russie. Elle permet de se rendre compte de l'importance de l'Oural où, à l'abri derrière une ceinture de montagnes, se trouvent actuellement concentrées un grand nombre d'industries lourdes soviétiques.

# LES GEANTS DE L'OURAL

## Malgré les difficultés naturelles, des hauts fourneaux ont poussé à Kouznetsk sur le charbon sibérien, et à Magnitogorsk sur le fer de l'Oural.




Le sous-sol de la région de l'Oural est l'un des plus riches du monde. On peut s'en rendre compte par cette carte.

L'histoire de l'essor industriel soviétique dans l'Oural ressemble à un conte. Mais avant de le connaître, on est en droit de se demander pourquoi les Soviets ont établi leurs industries dans une contrée aussi lointaine, quasi inaccessible, à la nature agressive.

Les dirigeants de l'U.R.S.S. préparaient-ils leurs plans en prévision d'une guerre future ? Et était-ce là le résultat d'une exceptionnelle clairvoyance politique ?

On doit répondre à cette question par la négative. La perspective d'une guerre ne fut pas l'unique raison de la création, dans l'Oural, d'une gigantesque industrie. D'autres facteurs, très importants, sont entrés en ligne de compte. Situons donc les choses à leur point de départ.

En 1929, alors qu'on était en pleine exécution de la première tranche du plan quinquennal, le problème de l'acier se posa pour les dirigeants russes. Brusquement, les Soviets s'apercevaient que pour la réalisation de leur titanesque programme, il leur fallait de l'acier, beaucoup d'acier, pour fabriquer wagons, charrues et charpentes de toutes sortes.

Importer n'était pas une solution avec une balance commerciale défavorable. Certes, on pouvait intensifier la production du bassin du Dniepr et du Donetz. Mais là, on était tout près de la limite marginale de production. Il fallait trouver autre chose. On pensa naturellement à l'Oural où le fer se trouvait, sur le versant asiatique, en immenses quantités inexploitées. La région contient aussi du charbon, moins toutefois que le bassin voisin de Karakanda, sur les confins du Turkestan nord. Beaucoup moins que le Kouzbass (actuellement bassin du Novo-Kouznetsk), en Sibérie centrale.

Mais songer à l'Oural était à la portée de quiconque. Encore fallait-il pouvoir mettre à exécution des projets à priori impossibles.

Le plan soviétique était extraordinairement difficile à réaliser, périlleux même, car entre les gisements de fer de l'Oural et le charbon de Kouzbass, le trajet est de deux mille kilomètres. Mais il n'y avait pas d'autre issue. Le gouvernement de Staline estimait tous les moyens bons s'ils lui procuraient, dans le plus bref délai, l'immense complément de fonte qui lui était indispensable.

### Comment les hommes édifièrent des géants

Au début de l'année 1929, la décision est déjà prise : des hauts fourneaux seront construits à Kouznetsk, sur le charbon sibérien (bassin dénommé Kouzbass). D'autres hauts fourneaux surgiront à Magnitogorsk, sur le fer de l'Oural. Une partie de ce fer servira de fret de retour aux trains de charbon venus de Kouznetsk. Quelle était la situation dans le Kouzbass, quand la mise en chantier de ces formidables travaux commença ?

**Une soixantaine de milliers d'habitants étaient fixés sur quelques mines de charbon ouvertes çà et là. Ce bassin, qui contien seul plus de charbon que l'Angleterre et l'Allemagne réunies, n'approvisionnait que de petites usines installées à Irkoutsk et à Omsk le long du Transsibérien.**

Les environs mêmes du vieux village de Kouznetsk, choisis comme emplacement de la future usine en raison du voisinage du Tom, grande rivière dont les eaux vont rejoindre l'Ob et l'océan Glacial, n'étaient qu'un marais. Quand les « pionniers » de Kouznetsk — aujourd'hui baptisée Novo-Kouznetsk — rappellent l'hiver 1930, on croirait entendre un récit de guerre.

« ...Les hommes débarquaient près de la petite baraque qui s'intitulait « gare ». Le vent jetait aux yeux de la poussière en été, de la neige en hiver. Et, clignant douloureusement des paupières, les hommes, par les terrains vagues, se dirigeaient du côté où grondait la construction.

### La victoire était sûre

A peine quelqu'un arrivait aux chantiers, immédiatement, comme une bête, il commençait à creuser son terrier. Il se hâtait ; il avait en perspective le féroce hiver sibérien et il savait que contre cet hiver-là, la foi, tout comme les peaux de moutons, restait impuissante.

La terre se couvrit de bosses, c'étaient des centaines de termitières.

Les gens vivaient comme à la guerre. Ils abattaient la forêt. Ils faisaient sauter

des pierres et, debout dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, ils consolidaient un barrage. Chaque matin, le journal publiait des communiqués sur de nouveaux gisements de minerais, sur un tunnel souterrain, sur la puissance d'une grue Morgan. Et on comprenait que la victoire était sûre. Les hommes n'étaient pas un jour sans établir de nouveaux records. Une fois les échafaudages d'une construction se rompirent. Les hommes tombèrent dans le four en construction où ils furent asphyxiés. Deux jours après, tout était relevé.

### Guerre totale

Ainsi, c'était une guerre totale dans ces régions cruelles.

Guerre contre le climat. En hiver, le thermomètre descend et reste à 50 degrés sous zéro. La plaine tout entière devient de la boue glacée.

Lutte pour la nourriture. La région du Kouznetsk était à peu près inculte.

Bataille des transports. La voie en beaucoup d'endroits restait encore unique.

Aujourd'hui, c'est encore la guerre. Celle que l'invasion nazie a imposée à toutes les usines soviétiques.

Dès 1931, le métal bouillonne, coule et part en lingots à la recherche de convertisseurs. Un an plus tard, le métal reste sur place, car Novo-Kouznetsk a déjà ses fours Martin et ses laminoirs. Ainsi, en dix ans, une immense agglomération surgit des marais. La fumée pesante des hauts fourneaux embue toute la région.

### Magnitogorsk et la montagne aimantée

La construction des usines métallurgiques de Magnitogorsk a commencé en même temps que celle de Novo-Kouznetsk. Ces usines doivent leur emplacement et leur nom à la montagne aimantée ou « Magnitnaia » située sur la rive gauche, dans la vallée supérieure du fleuve Oural.

La montagne aimantée est connue depuis très longtemps. Masse de fer à 60 %, elle affole toutes les boussoles et dérègle toutes les montres de la région.

**En quelques années, on a donné à la production de Magnitogorsk un essor formidable. Aujourd'hui, cette seule ville donne plus de 4.000.000 de tonnes de fonte, soit autant que toute la Russie d'avant 1914.**

Comment les Soviets ont-ils pu atteindre des chiffres aussi considérables en des temps si courts ? Leur principal atout a été le gisement lui-même. Non point qu'il soit de contenance illimitée. Mais le fer est là sous les pieds. Pas de galeries à creuser. Un simple trou à forer pour la charge de dynamite et un pan de colline s'écroule sur une sorte de balcon où aboutit la voie ferrée. Le train attend. Des grues à pelles automatiques le chargent en quelques minutes. Voilà le minerai expédié vers la Sibérie, vers Kouznetsk notamment, soit vers les installations de concassage qui occupent la colline voisine et servent d'échelon entre la mine et les hauts fourneaux.

**Actuellement, huit hauts fourneaux fonctionnent à Magnitogorsk. Ils sont du type le plus moderne et si grands qu'il n'en existe qu'une dizaine de pareils aux Etats-Unis. Chacun peut produire 1.500 tonnes de fonte par vingt-quatre heures.**

Quand on pense aux sables et aux buissons maigres qui seuls occupaient cette vallée, on est obligé de convenir que les résultats sont étonnants. Qu'on songe également que l'Oural étant un fleuve de régime très irrégulier, il a fallu au moyen de deux barrages et constituer d'immenses réservoirs d'eau. Par ailleurs, difficultés supplémentaires, une trentaine de races asiatiques viennent se fondre dans le creuset de Magnitogorsk.

### Economie de guerre

Encore une fois, et c'est ce qu'il importe de retenir, le combiné « Oural-Kouzbass » est le type de l'économie de guerre.

Les géants de l'Oural sont des usines où tout le monde lutte contre de grandes difficultés naturelles et où cette lutte a pris un aspect tantôt cruel, tantôt héroïque en raison de la politique stalinienne dont un des principes est qu'il faut aller vite, toujours plus vite, sans craindre de laisser du matériel et du monde en route.



Jeudi dernier avait lieu la première séance du Conseil de Guerre formé pour juger Aziz El Masri pacha et les deux officiers-aviateurs qui l'avaient accompagné au cours de sa fuite. Voici les officiers supérieurs composant le Conseil siégeant dans la salle où se déroulera ce procès qui suscite parmi le public le plus grand intérêt.

## La «première» de l'affaire Aziz El Masri pacha

Jeudi matin, Aziz El Masri pacha a comparu devant le Conseil de Guerre chargé de le juger. Cette audience fut des plus chargées et se termina, à la demande des avocats de la défense, par le renvoi de l'affaire au 22 novembre. On sait qu'Aziz El Masri pacha est accusé d'avoir poussé deux officiers à déserter en temps de guerre et de s'être emparé d'un avion de l'armée égyptienne.

Soulignons que l'enquête a révélé que l'ancien chef d'état-major avait déclaré aux deux officiers-aviateurs qui l'ont accompagné dans sa fuite qu'il avait été chargé de se rendre en Irak pour y apaiser la révolte, mais qu'il ne voulait pas y arriver dans un avion britannique afin de ne pas froisser la susceptibilité des Irakiens. Une fois arrivé à Beyrouth, Aziz El Masri pacha entendait — d'après ses propres déclarations — renvoyer en Egypte les deux officiers ainsi que l'appareil.



Dans la cour du Conseil de Guerre, Aziz El Masri pacha s'entretient avec ses défenseurs.



Elégamment vêtu d'un complet gris, Aziz El Masri pacha répond avec assurance aux questions que lui pose le président du Conseil de Guerre.

# Sur la ligne de feu en Russie

L'armée russe a mis en échec la blitzkrieg. Une vague de tanks allemands se lance sur les lignes soviétiques. Les soldats de l'armée rouge les laissent passer mais referment les rangs
ravitaillement ennemis tentent de percer à leur tour. Les chars, coupés de leurs arrières, se trouvent dans l'impossibilité de continuer leur avance. C'est ce moment que choisissent les forces r



Des mobilisés sont en route pour le front, quelque part en Russie. Les femmes et les jeunes filles les saluent au passage et leur offrent des fleurs et des journaux.



Les sections motorisées de l'armée soviétique sont extrêmement mobiles. Voici une motocyclette armée d'une mitrailleuse fixe et d'un fusil mitrailleur, prête à entrer en action.



Les membres de la mission sov
droite : M. Maïsky, ambassadeur
likov et le contre-amiral Kha



...ngs lorsque l'infanterie et les services de ...rces russes pour les attaquer et les détruire.



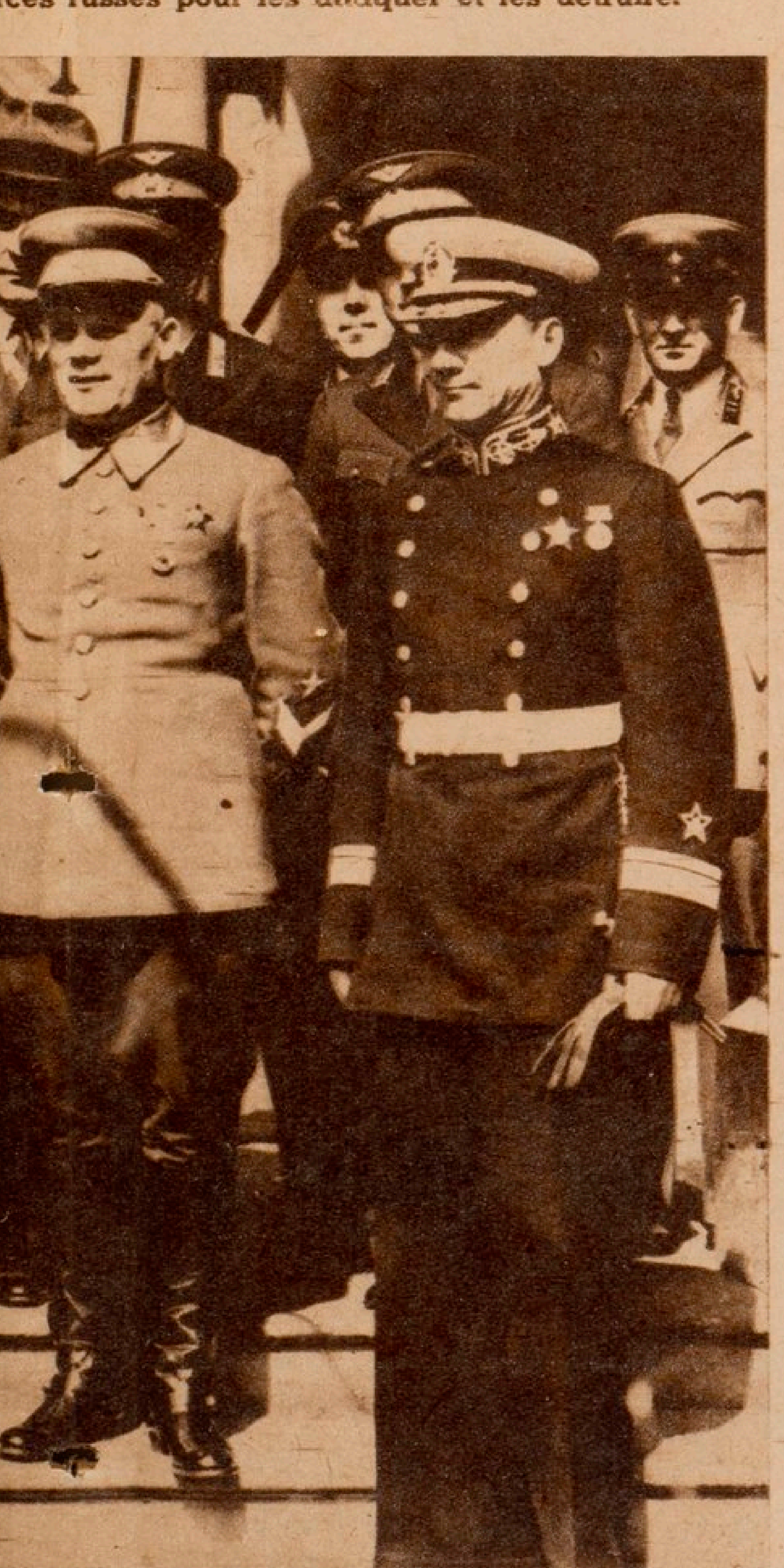
La femme russe se dépense sans compter secondant l'armée russe dans sa lutte héroïque contre les nazis. Pendant que les forces combattantes féminines sont en ligne, ces infirmières reçoivent l'ordre d'aller chercher des blessés à proximité du front.



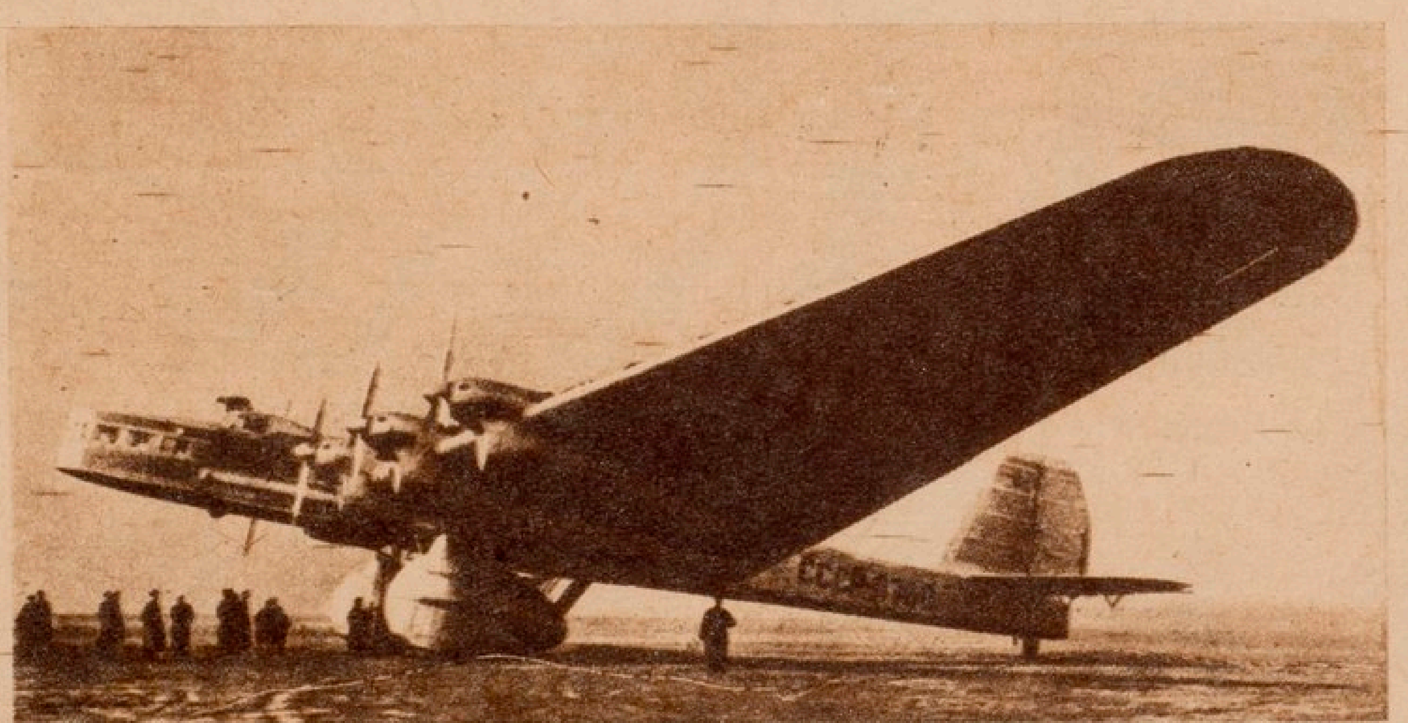
Des troupes soviétiques de reconnaissance traversent un fleuve. Les soldats sont chargés de leur équipement au grand complet. Ils flottent grâce à des ceintures pneumatiques et avancent à l'aide de courtes pagaies qu'ils manient avec énergie.



Un prisonnier nazi répond en gesticulant aux questions que lui posent deux officiers soviétiques. Ses déclarations fourniront de précieux renseignements dont l'armée russe qui tient ce secteur tirera profit.



...on soviétique en Angleterre. De gauche à ...sadeur de Russie à Londres, le général Go... ...al Kharlamov arrivent à Downing Street.



L'aviation soviétique est présente partout. Voici l'impressionnante silhouette d'une de ces puissantes unités, prête à décoller.



Fantassins russes au bivouac. Entre deux attaques, les soldats se reposent, fument et lisent les dernières nouvelles de la guerre.



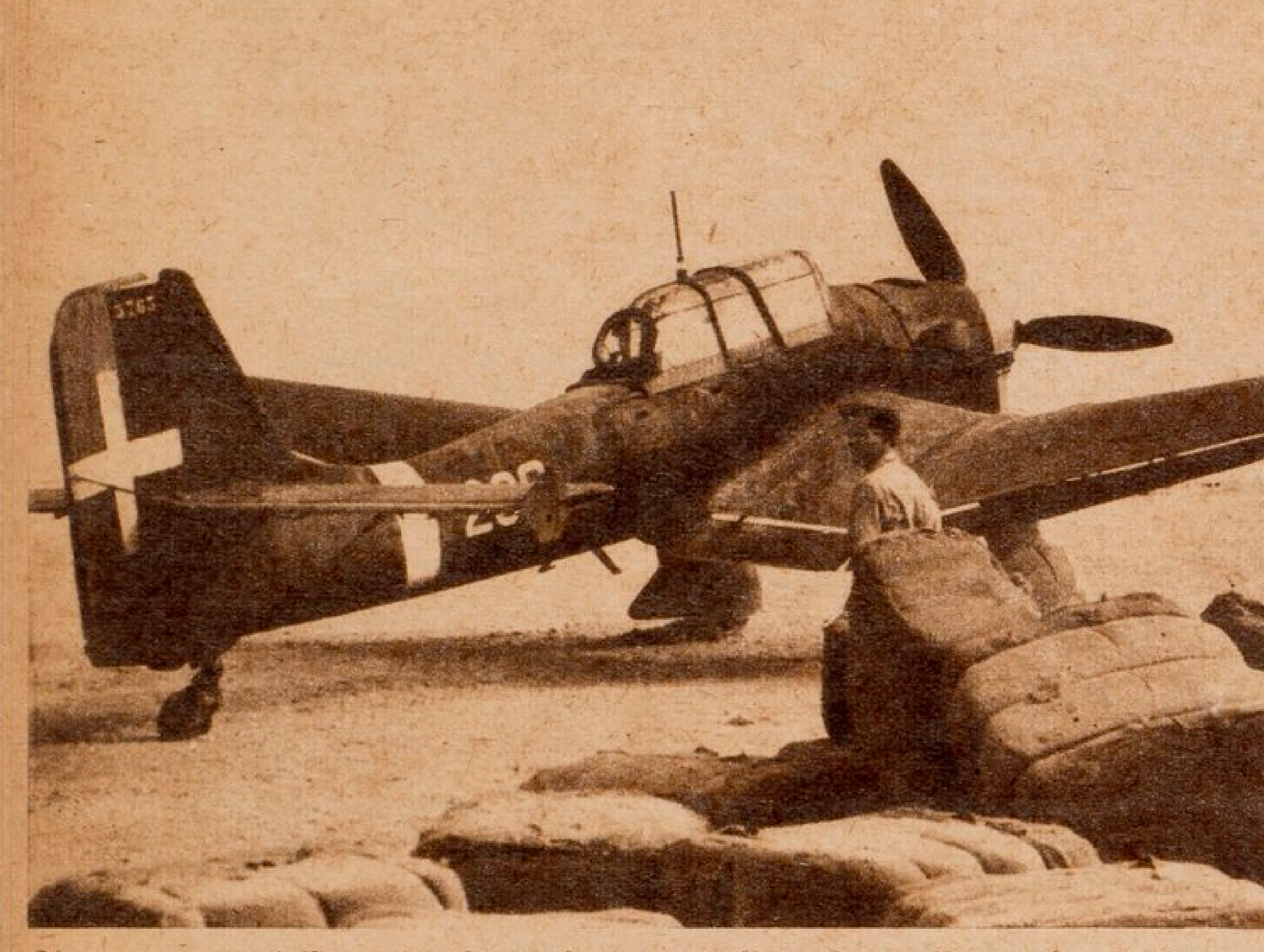
Debout sur l'aile d'un bombardier allemand abattu, un commissaire harangue la population d'une ville russe. Hommes et femmes écoutent attentivement les explications du chef qui leur parle des progrès de la guerre et de la résolution de lutter jusqu'à la victoire.

# Images Actualités

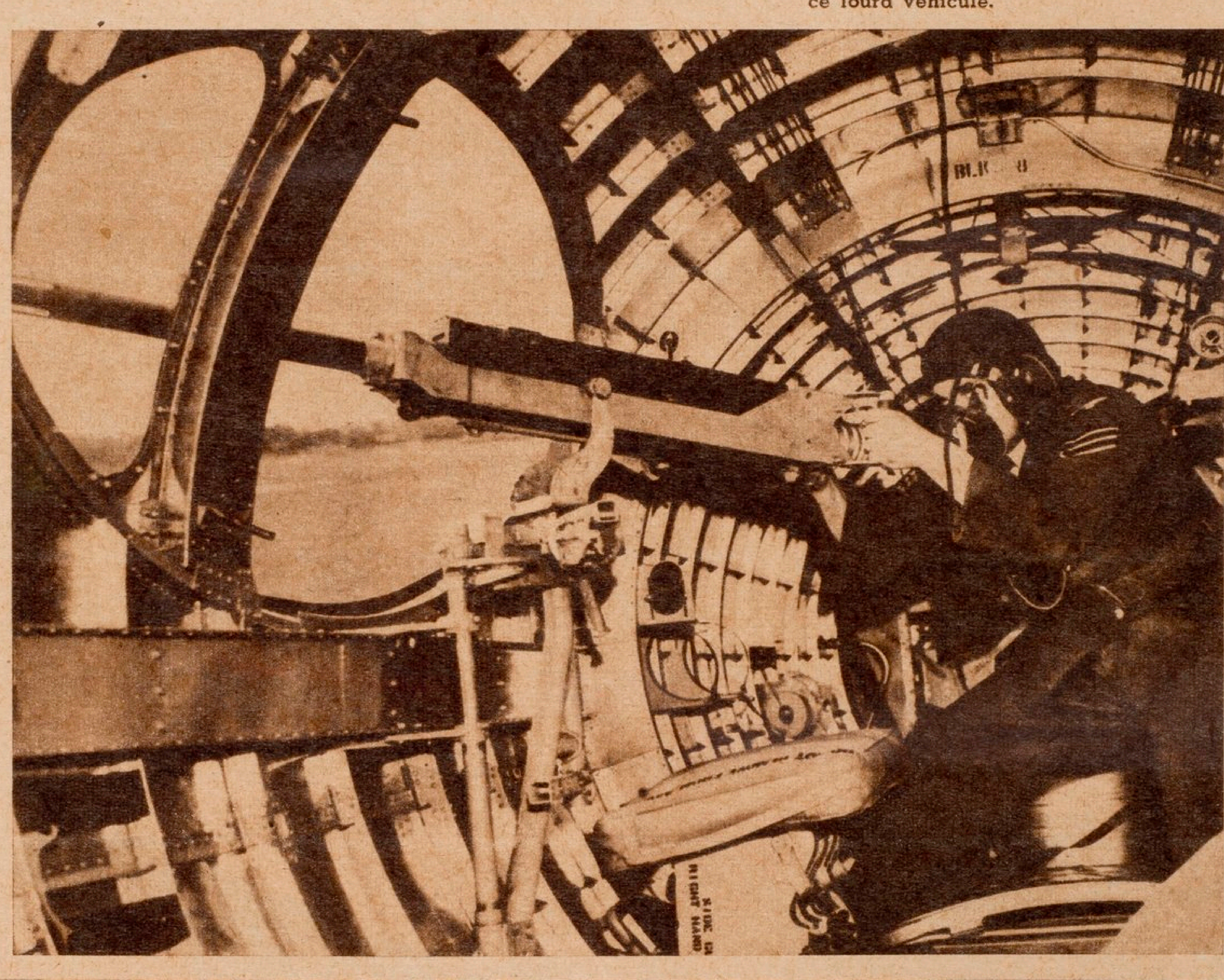
Une séance historique au Foreign Office. M. Maïsky, ambassadeur des Soviets à Londres, et le général Sikorski, chef du gouvernement polonais, signent l'accord intervenu entre les deux nations en juillet 1941. M. Churchill et M. Eden assistent à l'échange des signatures. La satisfaction se lit sur leurs visages.



Miss Batten, l'aviatrice qui défraya la chronique en accomplissant un vol sensationnel d'Angleterre en Australie, est actuellement au service du Corps Anglo-Français d'Ambulance. Elle sourit au volant de sa voiture, et ne semble pas regretter beaucoup d'avoir troqué son rapide avion contre ce lourd véhicule.



L'on a annoncé il y a quelques jours que dix avions allemands pilotés par des Italiens ont fait un atterrissage forcé dans les lignes britanniques du désert de l'Ouest, à la suite de fuites dans leur réservoir d'essence. Ces appareils sont hors d'usage, à l'exception d'un seul, que l'on voit ici et qui, conduit par un commandant d'escadrille à un aérodrome britannique, est venu grossir les forces de la R.A.F. ↑



L'intérieur d'une forteresse volante américaine « Boeing », dont un grand nombre est en service actuellement auprès de la R.A.F. Ces bombardiers géants sont puissamment armés, possèdent un rayon d'action de plusieurs milliers de kilomètres et atteignent des altitudes défendues aux chasseurs. Plusieurs mitrailleuses de tête, de cuve et sur les côtés leur permettent de tenir tête aux meilleurs appareils de combat. →

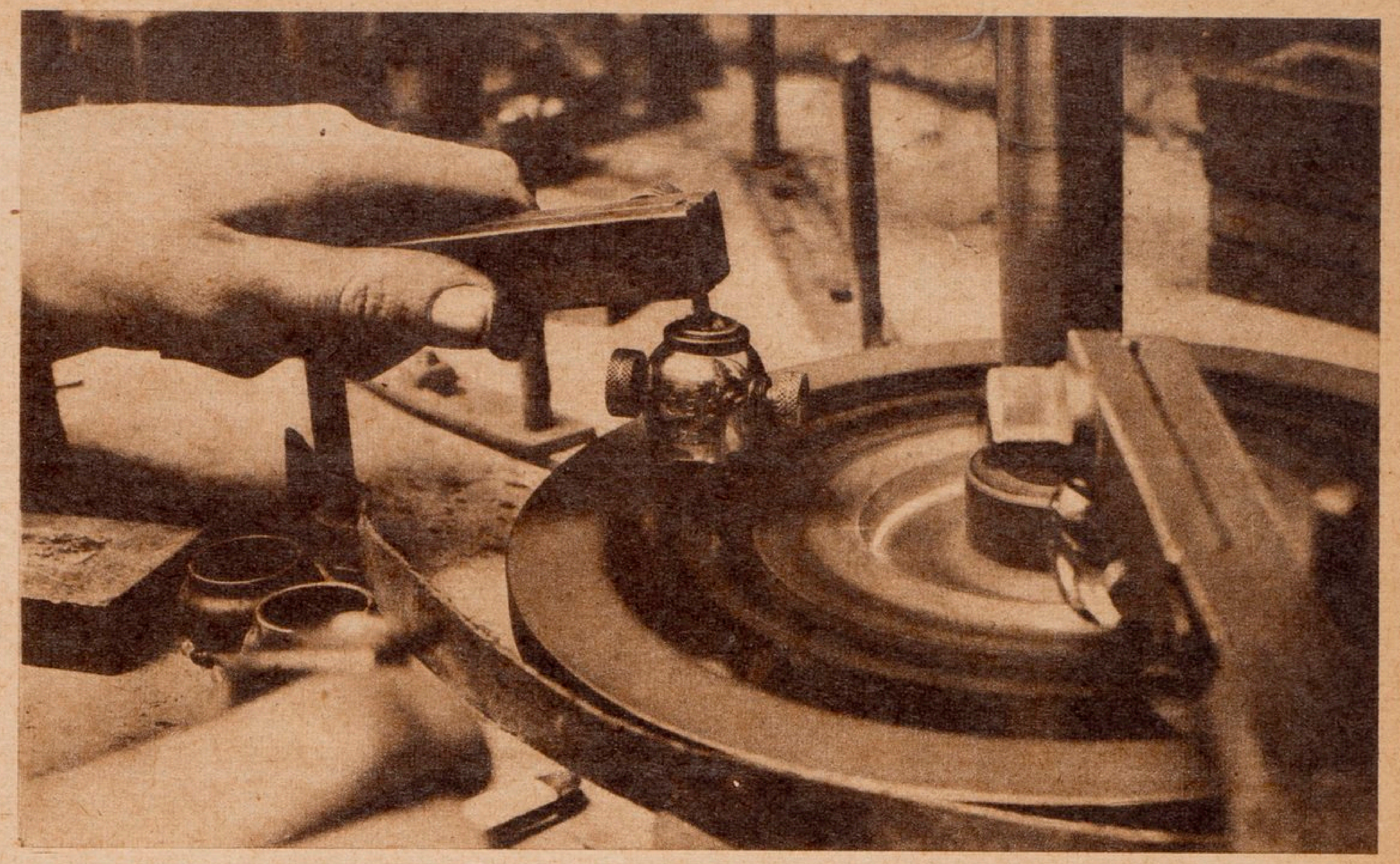




Au cours de récentes manœuvres à Londres, toutes les phases d'un combat des rues ont été reconstituées. On voit sur cette photographie des « défenseurs » abrités derrière une barricade de fortune, disputant le terrain pas à pas aux « attaquants ». A l'arrière, les « nurses » pansent des blessés sur place, avant de les évacuer vers les hôpitaux.

*Les diamants d'Europe qui constituent, depuis quelques années, une véritable valeur-base internationale, sont-ils tombés entre les mains de l'Allemagne ? D'après les divers éléments parvenus d'Angleterre et d'Amérique, on peut répondre par la négative.*

# DIAMANTAIRES, LAPIDAIRES ET DIAMANTS ONT EMIGRE



L'industrie du diamant avait pour siège principal Amsterdam et Anvers. Depuis l'invasion allemande de ces pays, elle a été transférée en Angleterre, où elle se développe sous la direction de spécialistes qui ont échappé aux nazis. Voici une meule employée pour polir les précieuses pierres. Elle tourne à une vitesse de 2.000 tours à la minute.

# A LONDRES ET A NEW-YORK

Le diamant est l'une des matières premières indispensables aux industries de guerre Que ce soit dans la fabrication de l'artillerie lourde ou bien dans celle des engins de haute précision destinés à l'aviation, le diamant est la matière première dont on ne pourrait, à aucun prix, se passer.

Avant la guerre, le contrôle mondial de la production diamantaire était détenu, directement ou indirectement, par la Grande-Bretagne. Mais si cette dernière avait la haute main sur les diamants bruts, c'est la Hollande qui régnait en maîtresse sur l'industrie du diamant. D'Amsterdam, les lapidaires faisaient la loi pour tout ce qui concerne la taille, les innovations, les expertises. Et ce véritable monopole hollandais remontait si loin dans l'histoire du diamant, qu'aucun pays n'a jamais songé à le lui disputer.

Ces pierres précieuses si nécessaires aux usines engagées dans la production de guerre allaient-elles tomber entre les mains allemandes ? Telle fut la question que se posa, quatre semaines avant l'invasion nazie des Pays-Bas, une personnalité de Birmingham. Et, ne perdant pas un instant, cette personnalité alla faire part de ses appréhensions aux autorités de son pays.

A en juger par les dix-huit voyages que fit ce mystérieux messager en Hollande, il faut croire que le gouvernement britannique lui avait donné carte blanche, pour essayer de transférer en Angleterre le maximum de pierres précieuses.

### QUAND LA CONFIANCE REGNE...

L'homme de Birmingham, après avoir convaincu le directeur d'une importante maison d'Amsterdam que le danger d'une invasion était proche, lui confia qu'il était disposé à l'aider dans toute la mesure de ses moyens, et qu'il était « officieusement » autorisé à tenir ce langage. Le directeur de la maison d'Amsterdam mit au courant les diamantaires de la ville et ces derniers décidèrent qu'il était plus prudent, en effet, de faire partir leurs précieuses marchandises.

Au jour fixé, ce directeur fit la tournée de tous ses confrères, lesquels lui remirent les paquets minutieusement ficelés et déjà prêts. Un seul diamantaire ne put remettre son stock, les clés de son coffre-fort se trouvant chez un employé qui était parti en voyage pour quelques jours.

Muni de la valise contenant des pierres brutes et travaillées valant des millions, l'homme de Birmingham se rendit à bord du destroyer britannique qui l'attendait et prit le chemin de la Grande-Bretagne.

Puis vint l'invasion. De très nombreuses pierres, faisant partie de collections privées, furent rapidement retirées des coffres où elles se trouvaient. Mais cela n'était pas suffisant. Il fallait, à tout prix, les faire sortir du pays.

### UNE FORTUNE DANS UNE AMBULANCE

Une famille belge, dont la fortune était principalement constituée par des diamants, décida d'essayer le tout pour le tout. Etant parvenue à obtenir une ambulance, certains membres de la famille, après s'être déguisés en malades, traversèrent la Belgique et la France, avec le précieux chargement caché dans la voiture. On s'imagine avec quelle peine ils parvinrent finalement en Espagne, avec la satisfaction d'avoir sauvé, sous le nez de l'envahisseur, des diamants estimés à près d'un demi-million de dollars !



Une phase de l'industrie du diamant réinstallée à Birmingham. Un diamantaire s'apprête à polir une pierre brute qui est posée dans un lit de plomb et d'étain.

De Rotterdam, d'Anvers, d'Amsterdam, etc., la grande migration commença. Tous les diamantaires connus eurent recours à toutes sortes de moyens pour parvenir à gagner l'Angleterre, première étape vers New-York, pour ceux d'entre eux qui songeaient à gagner les Etats-Unis.

Au mois de juillet qui suivit l'invasion de la France, plusieurs centaines de marchands de diamants arrivèrent aux Etats-Unis, apportant avec eux des fortunes immenses. Selon une statistique publiée en Amérique, le mois de juillet vit l'importation des diamants dépasser de *douze fois* les importations normales de ce pays. Puis, des diamantaires, au nombre de mille cinq cents, prirent le chemin des Etats-Unis. Ces mille cinq cents diamantaires qui s'en allaient ainsi chercher refuge chez l'Oncle Sam représentaient les 90 % des plus grands commerçants de diamants d'Europe, c'est-à-dire plus de la moitié des diamantaires éminents connus dans le monde.

Cet afflux de diamantaires et de diamants à New-York fit de cette ville le plus grand centre diamantaire du monde, après Londres. L'an dernier, New-York fut le théâtre d'affaires diamantaires se montant à plus de trente-cinq millions de dollars. Et, cette année-ci, la ville s'attend à battre tous les records connus jusqu'ici en Amérique.

Mais si de très nombreuses quantités de diamants s'en allèrent en Amérique, il ne faut pas croire que la Grande-Bretagne en fut privée. Au contraire ! Et bien qu'on ne puisse se baser sur aucune statistique officielle, on peut avancer, sans crainte de tomber dans l'exagération, que l'Angleterre possède, en ce moment, une telle quantité de pierres brutes qu'elle arrive à alimenter et le marché mondial et toute son industrie de guerre — cette dernière dût-elle travailler pendant de nombreuses années encore.

### LES ALLEMANDS SE FACHENT

Quand ils eurent mis la main sur la Hollande, les Allemands se mirent aussitôt à la recherche des diamants. Quelle fut leur surprise de voir que la plupart des pierres avaient disparu ! Ils durent se contenter d'un maigre butin, estimé à un peu plus d'un million de livres.

Mais ce qui, par-dessus tout, fit déborder la colère allemande, c'était lorsqu'ils découvrirent que tous les célèbres tailleurs de diamant avaient fui, et, ce qui était pire, avaient emporté avec eux la plupart de leurs instruments de précision.

Il faut dire que si les Allemands étaient parvenus à mettre la main sur les lapidaires hollandais et leurs machines secrètes, ils en auraient retiré un avantage énorme pour leurs industries de guerre.

Pour ne donner qu'un exemple des précieux outils employés par les lapidaires hollandais, nous citerons une scie destinée à couper le diamant. Tout ce que l'on sait de cette scie qui date de près de deux siècles et qui travaille avec une précision qui tient du miracle, c'est qu'elle est faite dans un bronze phosphoré, dont on ignore les alliages, et dont la formule secrète a été perdue.

Quand les lapidaires ne parvenaient pas à emporter avec eux les outils, ils les détruisaient, afin qu'ils ne pussent, en aucune façon, profiter à l'envahisseur.

### LA BOURSE DES DIAMANTS

De toutes les valeurs existant dans le monde, le diamant est, certes, celle dont les risques de dépréciation sont les moindres. Cela tient à ce que cette pierre a une valeur intrinsèque, c'est-à-dire que même si elle passait de mode chez nos mondaines, elle ne pourrait passer de mode chez les industriels, qui en ont un besoin quotidien pour leur travail. D'autre part, il arrive que l'or subisse des baisses sensibles, ou qu'un pays abandonne l'étalon-or. Mais aucun pays ne pourrait abandonner l'étalon-diamant, à cause de l'efficience qu'il représente dans l'industrie, où aucun substitut ne saurait le remplacer.

Aussi, une chose que peu de personnes savent, c'est que les trois quarts des diamants retirés des mines sont destinés, non pas au commerce de la bijouterie, mais aux usines fonctionnant dans le monde.

Tous ces facteurs réunis font que, même en temps normal, le diamant soit devenu une valeur-base internationale. La guerre a donné à cette valeur une plus-value très sensible, les personnes fortunées ne sachant pas sur quoi se rabattre pour préserver leur argent.

Aux Etats-Unis, les prix ont fait un « boom » extraordinaire. Les pierres d'un carat, qui valaient cinquante dollars avant la guerre, sont demandées, aujourd'hui, à trois cents dollars. Ainsi, des bijoutiers achètent des bijoux de seconde main, les cassent, et, bien qu'ils perdent de ce fait le prix de la main-d'œuvre, font de grosses fortunes en revendant uniquement les diamants.

### LES LAPIDAIRES DE GENIE

Quelques-uns des plus célèbres diamants connus dans le monde se trouvent actuellement aux Etats-Unis, où ils étaient arrivés avant même que la guerre n'eût éclaté. Le « Jonker », qui ne pesait pas moins de 726 carats, avait été acheté par Harry Winston, en 1935, pour la coquette somme de soixante-dix mille livres sterling. Mais Winston ayant acquis cette pierre fameuse pour en retirer des bénéfices, décida de la faire couper, afin d'en tirer de nombreux diamants. Il fit appel au plus célèbre lapidaire américain, Lazare Kaplan, qui, durant ses quarante années professionnelles, a vu passer entre ses mains des pierres valant plus de cinquante millions de livres.

Couper un diamant comme le « Jonker » est loin d'être une chose aisée. La moindre erreur dans les calculs... et le diamant perd la plus grande partie de sa valeur. Winston consulta des experts d'Europe. Ces derniers, après une étude minutieuse de la pierre, firent leurs rapports, dans lesquels ils indiquaient la manière dont on devait s'y prendre pour la couper. Lazare Kaplan, après un an de réflexion et d'étude, conclut que les rapports de ses collègues européens ne valaient rien ! Et, mathématicien méticuleux, il explique son plan dans ses plus petits détails. Le plan de Kaplan était diamétralement opposé à celui des experts d'Europe. On comprend, dans ce cas, dans quelle perplexité devait se trouver le propriétaire du précieux diamant !

Avant de prendre sa décision, Harry Winston voulut contracter une assurance sur le « Jonker ». Mais la « Marine Insurance Company », qui avait pourtant assuré le diamant lors de son voyage d'Europe aux Etats-Unis pour un million de dollars, refusa, cette fois-ci, de l'assurer. Et, surprise des surprises, la « Lloyd » elle-même, qui, pourtant, a pour tradition d'accepter n'importe quel genre d'assurance, si grands que soient les risques à courir, déclina la proposition de Winston.

Ce dernier, malgré ces refus peu encourageants, malgré l'avis des experts d'Europe, décida de s'en remettre aveuglément à Kaplan.

Et le grand jour arriva. Tout le monde était ému, nerveux. Tout le monde, sauf le célèbre lapidaire. Avec une assurance étonnante, il retroussa les manches de sa chemise, et, précis comme un chronomètre,

il frappa le « Jonker » à l'angle qu'il avait établi à l'avance. Le diamant, comme s'il avait été touché par un magicien, s'ouvrit en deux moitiés parfaitement égales. Winston poussa un gros soupir. Tremblant encore de tous ses membres, il alla féliciter Kaplan, qui, avec un sang-froid extraordinaire, répondit aux journalistes qui l'avaient assailli :

— Je n'ai jamais commis une faute dans une pierre !

Il serait intéressant, ici, d'évoquer la figure d'un autre grand lapidaire, Edward Asscher, qui fut d'ailleurs l'initiateur de Kaplan.

Asscher avait été chargé, il y a de nombreuses années de cela, de couper un autre diamant célèbre, le « Cullinan ». Après avoir établi son « diagnostic », il fixa le jour pour l' « opération ». Se sentant nerveux, il fit venir, à ses côtés, un médecin et deux infirmières. Il faut croire qu'il fut prévoyant, car, lorsqu'il asséna le coup final à la pierre, il tomba évanoui. Transporté à l'hôpital, il y resta trois mois, sujet à des secousses nerveuses. Et, en plus, la manière dont il coupa le « Cullinan » fut assez défectueuse, car la pierre perdit 65 % de déchet, alors que le « Jonker » ne perdit que 40 %.

Kaplan transforma le « Jonker » en douze diamants superbes, totalisant un poids de 400 carats. Dix d'entre eux furent vendus pour la bagatelle de deux millions de dollars, permettant ainsi à Winston de réaliser un immense bénéfice, tout en gardant deux diamants.

S'il fallait croire ce qu'on dit dans les milieux diamantaires, on conclurait que pour ce travail délicat, Kaplan retira plus de publicité que de profit...

* * *

Les plus beaux diamants connus dans le monde font partie des joyaux de la couronne britannique. Il nous suffira de citer le plus grand diamant, tiré du « Cullinan » (lequel avant sa coupe pesait 3.025 carats ! ) ; l' « Excelsior », qui pèse 995 carats, et le « Grand Mongol Indien », dont le poids est de 787 carats. N'oublions pas non plus le célèbre « Koh-I-Noor ». Toute cette fortune est précieusement gardée à la Tour de Londres.

* * *

Les diamantaires et lapidaires réfugiés d'Europe se réunissent, à New-York, dans un petit café, où se traitent des affaires chiffrant, parfois, à des millions de dollars. Ceux d'entre eux qui ont ouvert des magasins ont tenu à se grouper dans le même quartier. C'est ainsi qu'on les retrouve presque tous à la rue Nassau, ou dans les environs.

Les Allemands, privés de diamants bruts et d'outils et d'ouvriers spécialisés, ne parviennent pas à approvisionner leurs usines. Jusqu'à l'année dernière ils achetaient, pour environ cinq millions de dollars par an, des diamants au Brésil. Mais depuis cette date, ce pays a pris des mesures réglementant l'exportation de ces pierres ; mesures destinées, particulièrement, à empêcher l'Allemagne de s'approvisionner chez lui.

Avec les stocks que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne possèdent et grâce aux meilleurs lapidaires du monde qui se sont réfugiés chez eux, ces deux pays peuvent répondre à tous les besoins de leurs usines, sans crainte de demeurer jamais à court de matière première et de main-d'œuvre spécialisée.

En Grande-Bretagne, il est même question d'ouvrir dix usines, uniquement consacrées à l'industrie diamantaire, qui travailleraient pour l'exportation des pierres travaillées.

Même si ces dernières voient le jour, il est une chose quasi certaine : aussitôt la guerre finie, Amsterdam reprendra certainement son monopole de la taille et du façonnage. Car, autrement, il semblera que quelque chose aura changé dans les traditions du diamant. Et ce dernier vit de ses traditions, autant, sinon plus, que chaque commerce vit des siennes.

D'ailleurs, pas plus l'Angleterre conservatrice que les modernes Etats-Unis ne tiendront à disputer à Amsterdam son primat, plusieurs fois séculaire.

Et dans l'intérêt même du commerce des diamants, ils n'auront pas tort.

# MUSSOLINI AU SERVICE DE CECIL RHODES

La campagne de Libye aura eu des résultats que M. Mussolini n'avait certes pas prévus.

La plus inattendue de ces conséquences aura été de faire revivre un projet vieux d'un demi-siècle, né du génie colonisateur de Cecil Rhodes ; projet dix fois abandonné, dix fois repris : celui d'une route qui joindrait Le Cap au Caire.

Cet itinéraire a fait rêver plusieurs générations. Surmontant des difficultés assez grandes, des voyageurs l'emprutèrent, mais toutes sortes de raisons ont toujours empêché sa réalisation.

Aujourd'hui, plusieurs milliers de prisonniers italiens sont en Afrique australe ; d'autres au Tanganyika. Ils vont être employés à établir des routes et des voies ferrées dont on attend une mise en valeur intensive du Centre-Afrique, nouvelle et peut-être dernière étape vers l'accomplissement du projet de Cecil Rhodes. Il est principalement question d'utiliser les prisonniers italiens (qui, on le sait, ne peuvent être employés à des travaux qui touchent directement ou indirectement la guerre) à l'amélioration du système routier, principalement dans l'ancienne colonie allemande du Sud-Ouest africain et dans le secteur Broken Hill-Dar-es-Salam. Une dépêche a mentionné par ailleurs qu'ils seraient utilisés pour des travaux de construction sur les rives du Tanganyika.

On connaît la carrière prodigieuse de Cecil Rhodes. Il a seize ans quand, gravement malade (« Il n'a plus que quelques mois à vivre », disent les docteurs), on tente une dernière chance : le retour à la nature. On l'envoie au Cap où un de ses frères s'est établi fermier. Quelques mois de grand air suffisent à le remettre sur pied ; il participe alors avec son frère au « rush » vers les champs diamantifères récemment découverts. L'un et l'autre se fixent à Kimberley. Lorsque, quatre ans plus tard, Cecil John Rhodes envisage de reprendre ses études interrompues, c'est un homme riche qui décide de s'inscrire à Oxford.

Mais, avant de repartir pour l'Angleterre, Cecil Rhodes parcourt dans un chariot à bœufs le Transvaal et le Bechuanaland. Il connaît désormais la prodigieuse richesse agricole et minérale de ces régions ; il conçoit le plan gigantesque de livrer ces terres à peu près improductives à de nouveaux colons.

En 1885, son projet reçoit un début de réalisation. Quelques colons, dont il est, commencent l'exploitation de ce qui sera plus tard la Rhodésie. Cela aboutit à un différend entre la Grande-Bretagne et le Portugal qui considère la Rhodésie comme l'hinterland de sa colonie du Mozambique. Les choses finalement s'arrangent. Déjà, à l'époque, Cecil Rhodes rêve d'une artère qui relierait la Méditerranée au Cap. Pour la réalisation de ce projet, auquel il a réussi à intéresser la presse de Londres, Cecil Rhodes a besoin que les territoires à traverser soient anglais, ou qu'ils appartiennent à une puissance amie. En 1890, le gouvernement anglais reconnaît à l'Allemagne une sphère d'influence étendue dans la région des grands lacs et au sud. Le projet de Cecil Rhodes tombe à l'eau.

Le multimilliardaire de Kimberley — dont l'extraordinaire fortune a, peut-être, pour origine le fait qu'il garde très peu pour lui et réinvestit inlassablement ses bénéfices dans de nouvelles affaires — Cecil Rhodes poursuit la tâche qu'il s'est assignée.

Durant six ans, il est Premier ministre de la colonie du Cap. C'est presque heureux qu'il abandonnera le pouvoir, satisfait de pouvoir se consacrer aux terres nouvelles qu'il a données à l'Empire britannique.

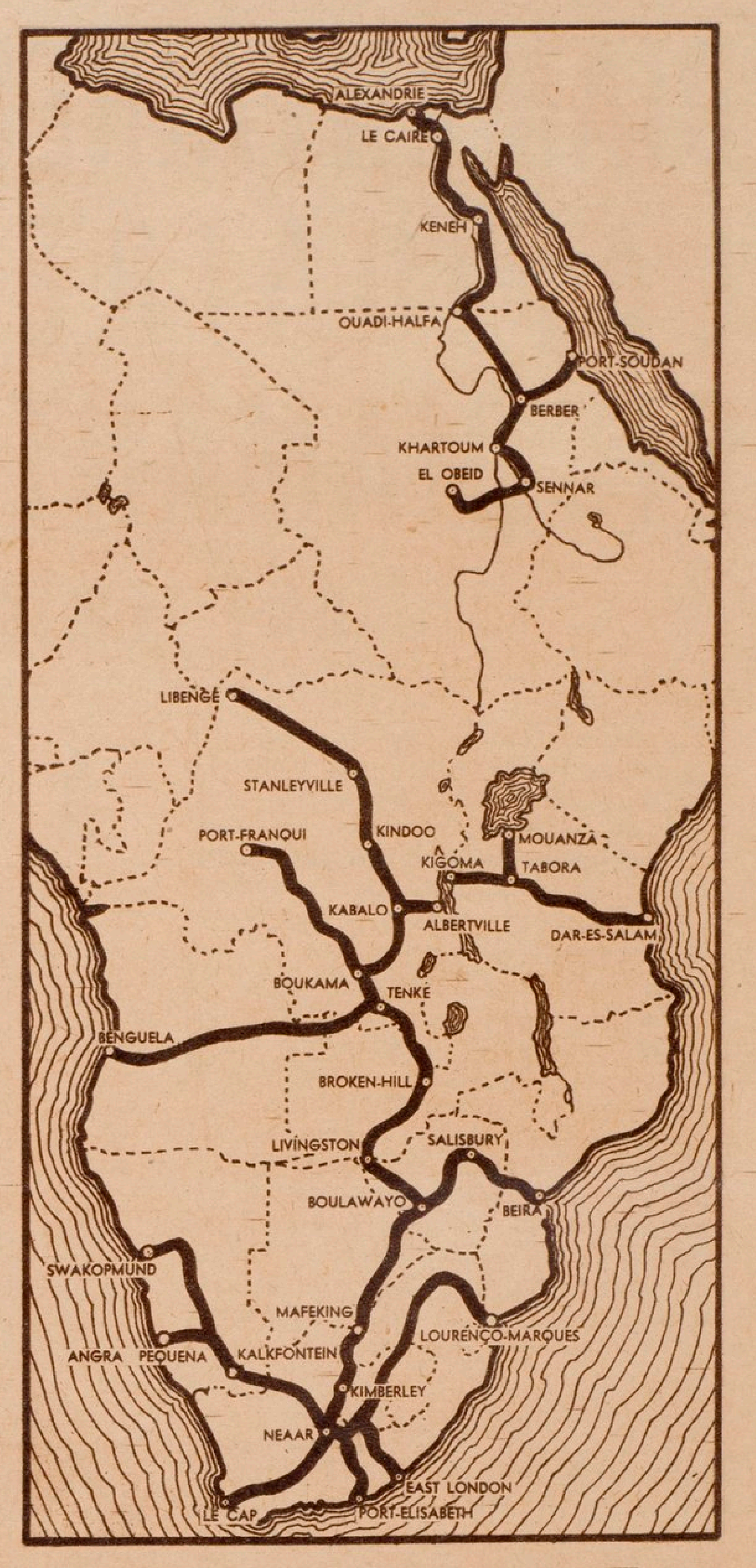
Il ne vivra pas suffisamment longtemps pour voir son œuvre entièrement réalisée, mais trois ans avant de mourir il inaugure la voie ferrée du Cap à Bulawayo et, quelques heures avant de s'éteindre, il signera les contrats d'une ligne télégraphique entre l'Afrique du Sud et Le Caire.

Cecil Rhodes avait échoué dans son idée de créer une voie de pénétration africaine nord-sud. Lui qui parlait chiffres, économie, mise en valeur avait buté sur des considérations d'ordre politique. A la longue, sans doute les aurait-il vaincues, mais, lui mort, personne ne disposait plus de l'autorité (on ne disait pas encore « dynamisme ») indispensable. Trois raisons principales d'un ordre très différent furent avancées chaque fois qu'on reparla du projet.

*On estime à 400.000 hommes les prisonniers pris en Libye et en Afrique Orientale. Un certain nombre d'entre eux se trouvent en Egypte, d'autres sont partis pour les Indes ou pour l'Afrique du Sud, mais la plupart de ceux qui se sont rendus en Erythrée, en Somalie italienne, en Abyssinie se trouvent encore en Afrique Orientale.*

*Leur présence dans ces territoires a fait remettre sur le tapis un projet vieux de 50 ans : celui de joindre Le Cap au Caire par une route et une voie ferrée.*

*Les prisonniers italiens vont-ils s'atteler à cette tâche ? S'il en était ainsi, la victoire anglaise en Afrique aura eu un curieux résultat.*




**Voici un schéma des tronçons qui existent déjà, ou qui sont en voie de construction ou dont le tracement serait relativement facile dans la route Le Caire-Le Cap. Pour le reste, la main-d'œuvre italienne, jointe aux capitaux et aux techniciens britanniques, pourrait venir à bout des difficultés naturelles.**

En 1918, la question de savoir à qui appartenaient les territoires traversés ne se posait plus, puisque la colonie allemande de l'Est africain (à l'exception du Rouanda Ouroundi, donné à la Belgique) était passée entre les mains des Britanniques, mais subsistaient les facteurs suivants :

1° Le caractère exclusivement britannique de l'entreprise et le peu d'intérêt marqué au projet par les autres puissances, les Français surtout.

2° L'importance des capitaux à engager, l'éventualité d'un rendement à longue échéance et le fait que le capital après la guerre trouva à s'employer en Europe, avec gros profits et sans aléa.

3° La main-d'œuvre. Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la main-d'œuvre indigène fait défaut sur une bonne partie de l'itinéraire, et là où les noirs sont nombreux ils sont rarement en état physique d'effectuer des travaux de terrassement de cette importance.

Faute d'avoir pu mettre sur pied une collaboration entre Etats, les hommes substituèrent à un plan unique une multitude de plans, en accord avec les besoins de chaque intéressé, d'où un énorme gaspillage de temps, de travail et d'énergie, sans compter des « trous » dans le réseau de communication mis sur pied.

Cependant, un bel effort a été fait. De la part des Etats sud-africains d'abord, qui amenèrent la ligne de Bulawayo jusqu'à Beira, au Mozambique, et jusqu'à Elisabethville, au Congo.

Les Belges, pour qui cette colonie est d'un intérêt capital, continuèrent la ligne jusqu'à Port-Francqui.

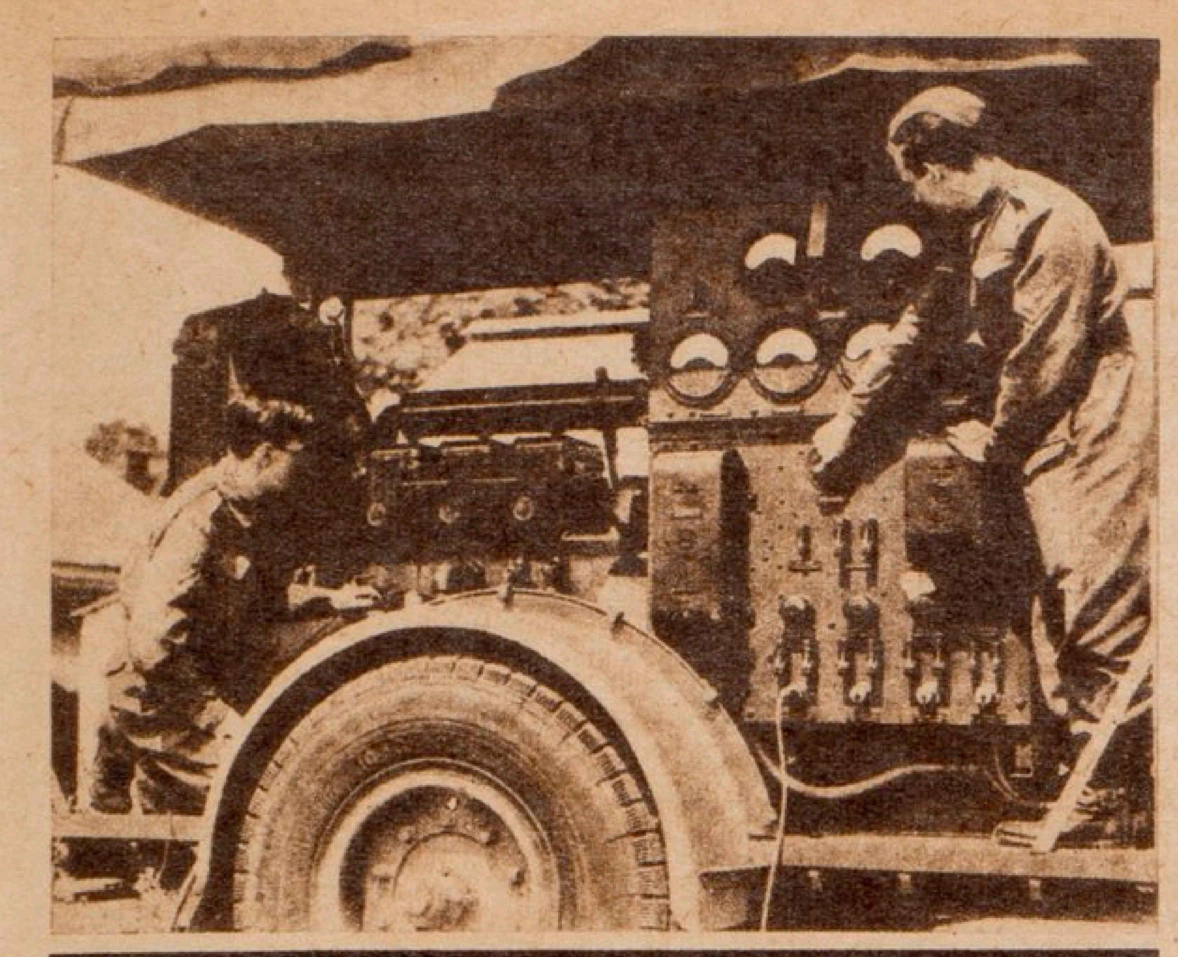
Trois grandes voies transversales existent déjà : l'une d'Elisabethville à Benguéla, sur l'Atlantique ; l'autre de Libenge, sur l'Oubangui, à Stanleyville, sur le Congo, et Brokenville, dans la région des lacs ; enfin, de Dar-es-Salam une ligne monte vers le lac Tanganyika.

Au nord de ce point tout reste à faire jusqu'à Khartoum. La liaison Le Caire-Le Cap est réalisée depuis longtemps par la voie aérienne. Ajoutons qu'au sud de l'Equateur, le réseau des lignes régulières a été considérablement développé. Mais la mise en valeur du continent africain dépend beaucoup plus du réseau routier, fluvial et de voies ferrées que d'un service aérien. D'Elisabethville au Nil, les grands lacs peuvent servir d'artère, mais il faut draguer, drainer, assainir ; il faut améliorer les voies existantes, les doubler par endroits, les renforcer à peu près partout ; il faut créer des transversales plus nombreuses, raccorder des tronçons existants.

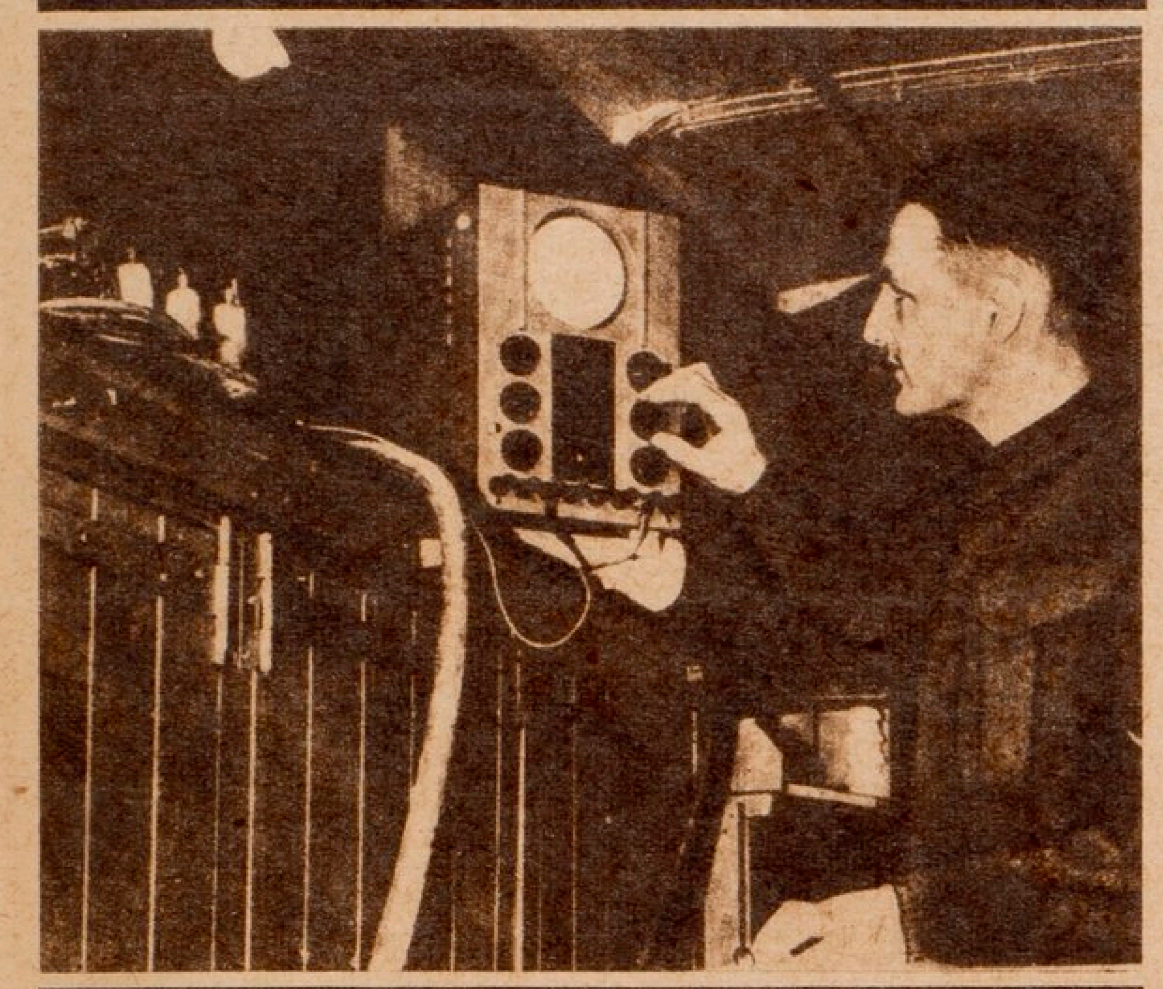
Il faut voir grand.

Jusqu'ici — et malgré les difficultés économiques énormes dans lesquelles s'est débattue l'Europe — les gens ont hésité à affronter la tâche considérable à accomplir, car notre génération n'est pas très courageuse. Demain, après la guerre actuelle, il ne sera plus question de savoir s'il est plaisant ou non de « s'expatrier », comme disent les sédentaires. Le choix ne sera plus donné, la mise en valeur du continent africain deviendra une nécessité.

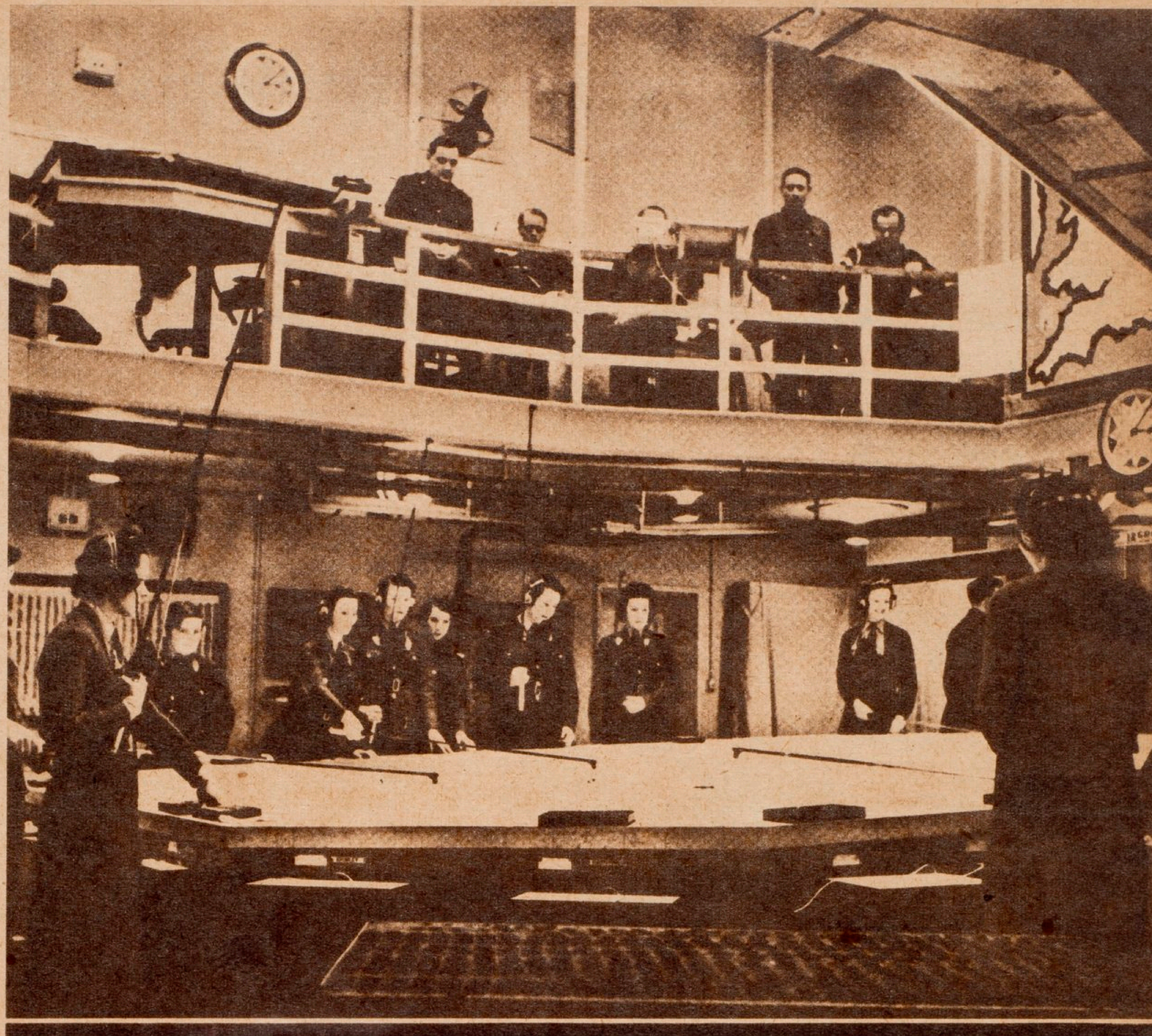
Il faut, dès aujourd'hui, préparer le terrain, défricher, ouvrir des voies de pénétration. C'est à cela que l'on va employer plusieurs milliers de prisonniers italiens. Peut-être faudrait-il en employer davantage, concevoir un plan plus général. Au moins, pourra-t-on dire alors que les erreurs de M. Mussolini ont servi à quelque chose.



Les appareils de radiolocalisation doivent couvrir tout le pays pour donner des résultats efficaces. Voici une installation mobile opérant dans une campagne anglaise.



L'intérieur d'une cabine de radiolocalisation montée sur roues. L'opérateur règle son appareil récepteur qui capte les ondes réfléchies dont il communiquera les caractéristiques aux services de calcul.



Un poste de radiodétection tenu par le Corps Auxiliaire Féminin. Ces jeunes filles, parfaitement entraînées, enregistrent à l'aide des appareils les moindres mouvements de l'aviation ennemie dans le ciel anglais.

# LE RADIO-DETECTEUR

## L'invention qui a permis à la R.A.F. de remporter la victoire de septembre 1940



Le quartier général de l'aviation de combat. Dans cette salle qui se trouve à plusieurs pieds sous terre, les officiers supérieurs reçoivent toutes les communications des radio-détecteurs et transmettent les ordres aux stations de chasseurs. Sur le plan qui occupe presque tout le local, les positions successives de l'ennemi au-dessus du pays sont exactement reconstituées.



L'inventeur du système de radiolocalisation est M. R. A. Watson Watts. Agé de 49 ans, il fut attaché à de différents services météorologiques avant de prendre la direction de plusieurs institutions officielles de recherches scientifiques. Il a, au cours de ses voyages, fait un assez long séjour en Egypte, à Hélouan.

Au cours de leurs incursions sur l'Angleterre, les équipages des bombardiers allemands ont dû être désagréablement surpris de constater combien facilement ils étaient repérés par les chasseurs britanniques. Sans la moindre hésitation, ceux-ci foncent directement sur l'ennemi dans la nuit la plus noire, comme s'ils avaient pu l'apercevoir de loin.

Cette exactitude mathématique, cette promptitude à déceler un avion dans l'immensité du ciel viennent de nous être expliquées par la révélation d'un secret jusqu'à maintenant gardé jalousement par la R.A.F. Il s'agit de la « radiolocalisation », qui permet de déterminer l'emplacement exact d'un appareil volant à n'importe quelle altitude et à une distance considérable.

En apparence, le principe de cette invention est assez simple. Un émetteur lance une série d'ondes hertziennes à travers l'espace et dans toutes les directions. Ces ondes, qui voyagent dans l'éther sur plusieurs milles, renvoient des réflexions lorsqu'elles rencontrent un corps solide, exactement comme une balle revient à son point de départ après avoir frappé contre un mur. Les ondes réfléchies sont captées par un appareil spécial, et grâce à certains calculs, l'avion ennemi est repéré. Ce système sert aussi à la détection de navires en mer.

L'homme à qui l'Angleterre est redevable de cette invention dont les détails n'ont pas été rendus publics s'appelle Robert Alexander Watson Watts. Agé de 49 ans, il fut tout d'abord assistant de philosophie naturelle auprès de l'Université de Dundee qu'il avait fréquentée en qualité d'élève. Après deux ans passés dans l'enseignement survint la guerre de 1914, et M. Watts y trouva l'opportunité de réaliser son rêve : entrer au service du Bureau Météorologique. En 1915, il lui fut assigné un poste auprès des Services Météorologiques des Etablissements Aéronautiques de Farnborough. L'année d'après, il épousa une jeune fille de Perth. Mme Margaret Watts accompagna son mari dans tous ses voyages à travers le monde. Elle l'assista dans ses travaux d'observation et de recherche aussi bien dans les îles Tromsœ dans l'Arctique qu'en Egypte.

En 1924, Robert Watts était à la tête du « Radio Research Board » formé la même année. Il accomplit plusieurs voyages d'études aux Indes, en Egypte, où il séjourna à Hélouan, et dans d'autres pays méditerranéens.

A son retour, on lui offrit le poste de directeur d'un nouveau laboratoire de recherches. Et lorsqu'en 1933 fut constitué à Teddington le Laboratoire National de Physique, il fut choisi pour le diriger. L'année dernière, il était conseiller scientifique pour les Télécommunications, attaché au ministère de l'Air.

C'est en qualité de conseiller du nouveau ministère de la Production Aéronautique que Robert Watts attira l'attention de lord Beaverbrook. Actuellement, il est à la tête des plus importantes organisations scientifiques de la Grande-Bretagne.

Les appareils de radiolocalisation sont maniés par des techniciens parfaitement entraînés, qu'assistent le personnel de la R.A.F. et les volontaires du Corps Féminin Auxiliaire de l'Air. Les messages des stations de radiolocalisation sont acheminés aux quartiers généraux qui les transmettent aussitôt à la Royal Air Force. Depuis le début de la guerre, la mise au point et l'organisation de ce système secret ont pris une telle extension, que des milliers d'hommes et de femmes sont actuellement demandés en qualité d'opérateurs. 3.000 membres des Women Auxiliary Air Forces sont entraînées pour ces services et l'on procède au recrutement de 2.000 autres volontaires. La Marine et l'Armée ont également besoin de plusieurs milliers d'opérateurs. L'on prévoit que d'ici douze mois, le département de Radiolocalisation emploiera plus de 20.000 personnes.

# "PRISONNIERS D'HONNEUR"

**Un soldat des Forces Françaises Libres, fait prisonnier avec ses camarades lors de l'armistice, a raconté dans «La France Libre» comment il a pu fuir du camp où il était détenu. Son récit plein de sincérité méritait d'être reproduit.**

Le 22 juin 1940, je me trouvais en position défensive dans le secteur de Crépy. Malgré onze jours de repli et d'attaques bi-journalières, j'avais réussi à conserver un bon moral à mes hommes, et je possédais toujours mes mitrailleuses en parfait état de fonctionnement ; j'avais également récupéré 24 caisses de munitions.

Je reçus à ce moment-là l'ordre écrit de « Cessez le feu ». Stockage du matériel et munitions, et rassemblement sur la route en direction de N...

Le fameux « Armistice » venait, paraît-il, d'être conclu.

Mes officiers se mirent en rapport avec les délégués ennemis qui leur tinrent à peu près ce langage :

« Messieurs, nous rendons hommage à la magnifique résistance que vous nous avez opposée depuis onze jours. Vous nous avez d'ailleurs causé de lourdes pertes. Vous ne vous êtes point rendus. En conséquence, veuillez vous considérer comme « prisonniers d'honneur ». Vous serez libérés d'ici quelques jours. » La division complètement rassurée sur son sort se mit en route en direction de N... Des voitures allemandes munies de haut-parleurs nous invitèrent poliment à marcher sur le côté droit et à déposer nos armes en tas sur le bas-côté de la route. Nous exécutâmes cet ordre.

Nos voiturettes P.P. et P.M. furent acheminées dans un parc à voitures et mises sous la surveillance de sentinelles nazies. Nos conducteurs rejoignirent ensuite la colonne.

La division ainsi adroitement et progressivement désarmée arriva au village de B... Les habitants nous regardaient passer. Tous pleuraient.

Les officiers furent convoqués auprès du général, en tête de la colonne. Je ne devais plus les revoir. J'appris, par la suite, qu'ils se trouvaient dans un camp voisin du nôtre, soumis au même régime et étroitement surveillés.

Je passai la nuit avec 10,000 de mes camarades dans un pré clôturé et gardé seulement par deux douzaines de Boches.

Le surlendemain 24 juin, la colonne reçut l'ordre de se rendre dans le fort Saint-Vincent, distant de quelques kilomètres.

Le service de garde s'organisait d'heure en heure. Les carrefours étaient gardés par des sentinelles ennemies armées, qui, très courtoisement, nous indiquaient la direction du fort.

J'y arrivai vers 11 h. du matin. Installation rapide du campement avec des moyens de fortune. Depuis 48 heures, il pleuvait à verse. Je me rendis avec mes camarades sous-officiers au rapport du commandant du camp qui nous fit remarquer que le fort, entouré de barbelés et gardé par un imposant détachement de sentinelles ennemies munies de mitrailleuses Hotchkiss, rendait toute évasion sinon impossible du moins très difficile. Ordre était d'ailleurs donné à ces sentinelles de tirer sans sommation sur tout militaire s'écartant du secteur qui lui avait été assigné. Comme nous faisions remarquer au commandant qu'un tel procédé était incompatible avec notre qualité de « prisonniers d'honneur », il nous répondit que nous étions devenus des « prisonniers » tout court et qu'il ne nous restait plus qu'à nous considérer comme tels.

## Conditions de vie au camp

Je passerai rapidement sur les conditions de vie dans le fort de S... Je vous dirai simplement que nous nous trouvions environ 25,000 et que nous y restâmes jusqu'au 18 juillet.

Environ 10,000 hommes furent logés dans le fort qui, en temps normal, contenait une garnison de 1,500 hommes, et les 15,000 autres se partagèrent les toiles de tente et les abris improvisés. La nourriture se composa du menu journalier suivant : deux cuillerées à soupe d'orge ou de riz bouilli sans sel ; environ 50 grammes de viande de cheval et une boule de pain de seigle pour 15 hommes.

Ah ! J'ai failli oublier ! Et d'ailleurs je ne voudrais pas que Messieurs les Allemands puissent me reprocher des inexactitudes intentionnelles dans mon récit, car à deux reprises la viande de *nos* chevaux fut remplacée par *leur* superfromage synthétique dont l'aspect général rappelait à s'y méprendre celui du pus de furoncle que vous connaissez tous. Je m'excuse de cette comparaison peu appétissante, mais je n'en trouve point de plus exacte. Inutile de parler du goût. Il serait en effet malhonnête de ma part de les accuser de n'avoir point mis à la disposition des prisonniers des produits alimentaires allemands.

Il y avait dans le fort un unique puits pour 25,000 hommes et pour les 2,000 chevaux se trouvant à proximité.

Pendant deux ou trois jours la ration de viande de cheval augmenta quelque peu, car chaque matin les sentinelles allemandes trouvaient dans le profond fossé entourant le fort, plusieurs bêtes dont les pattes étaient cassées. Ils les abattaient aussitôt et les envoyaient aux différentes roulantes. Cela ne dura pas, car le commandant ennemi décréta que le prix de ces animaux lui serait désormais remboursé à raison de 15,000 francs par bête par la Compagnie se trouvant à proximité immédiate du lieu de l'accident. A partir de ce jour, les animaux cessèrent de culbuter au bas des remparts.

Le 30 juin 1940 — ce mois pour nous tous mémorable — fut marqué par le fait divers suivant :

Un prisonnier français se rendit dans un hangar où se trouvait entreposé le pain. Il se saisissait d'une boule quand il fut surpris par une sentinelle ennemie, qui lui tira dessus. Il réussit à s'enfuir et à regagner sa tente en profitant de l'obscurité. Le rapport du lendemain matin nous faisait savoir que le coupable devait se faire connaître dans les deux heures. A défaut, 10 de ses camarades, pris au hasard, seraient fusillés en son lieu et place. Notre camarade se présenta et fut emmené par les sentinelles. Nous ne devions plus jamais le revoir...

A deux jours de là, la garnison allemande de surveillance fut remplacée par les S.S., jeunes hommes de quelque 20 ans qui essayèrent de faire mieux que leurs aînés. Vous allez en juger. Ils mangèrent sous nos yeux trois fois par jour, avec les marques de la plus vive satisfaction, d'abondantes provisions recueillies dans les camions de ravitaillement qu'ils nous avaient fait abandonner. Des camionnettes leur apportaient des fûts entiers de bière française qu'ils buvaient à larges rasades. Puis, au moment du dessert, ils jetaient soit un biscuit, soit une boîte de conserves, soit quelques cigarettes parmi notre troupe affamée qui se jetait sur ces reliefs et se les disputait. Clic, clac... on prenait quelques instantanés de la scène pour l'envoyer à sa fiancée quelque part outre-Rhin.

C'est dans ces pénibles conditions d'existence que nous vécûmes jusqu'au 6 juillet, date à laquelle notre transfert à M., distant de 85 kms., fut décidé. Une première colonne de 5,000 prisonniers partit à pied par la route le 7 juillet au matin.

De chaque côté de la colonne, et tous les 25 mètres, les sentinelles ennemies armées nous escortaient. La cadence de la marche fut très rapide dès le départ, car les Allemands se remplacèrent de 10 en 10 kilomètres à l'aide de camionnettes. Point de pause.

Le résultat ne se fit pas attendre. Au 25ème kilomètre d'une étape qui devait en comporter 47, quelques-uns d'entre nous commencèrent à tomber. Des coups de crosse énergiques les firent se relever pour retomber quelques kilomètres plus loin.

Nos geôliers alors se fâchèrent et abattirent sept de nos camarades à coups de fusil. Le soir de cette première étape, le commandant allemand fit, dans son rapport, une légère allusion à ce qu'il appela un « incident », et nous ordonna de communiquer à nos hommes qu'il était très mécontent d'avoir constaté un tel désordre dans la colonne. Il ajouta que la deuxième étape du lendemain ne comportait que 38 kilomètres, qu'il nous autoriserait toutefois quelques pauses à la condition formelle que nous nous tiendrions bien en ordre, et surtout à l'arrivée à M. où notre colonne devait être filmée par les autorités allemandes.

Nous partîmes le lendemain matin sous une pluie torrentielle. La marche fut moins rapide que la veille. Quelques-uns d'entre nous s'attachaient derrière les roulantes hippomobiles et se faisaient ainsi traîner. Au passage des localités, des civils nous tendaient quelques aliments, pain, sucre, etc. Les sentinelles les écartaient à coups de crosse.

Une enfant de 12 ans avait apporté à grand'peine sur le bord de la route un seau d'eau et nous invitait à nous désaltérer. Un Boche renversa le seau d'un coup de botte et bouscula l'enfant qui pleurait. C'est là mon dernier souvenir.

Avec un de mes camarades, je quittai la colonne quelques kilomètres avant notre arrivée à M. et nous attendîmes la nuit dans un marécage.

* * *

Aujourd'hui, après d'autres aventures, j'ai rejoint les F.F.L. Le temps a passé, mais le souvenir de ces journées de cauchemar reste présent dans ma mémoire.



A proximité du front français : une troupe de relève s'apprêtant à monter en ligne traverse un village du Nord.

# Délassons-nous

## NOS MAH-JIC COLORS



Ceci n'est pas un Concours, mais un jeu.

**COLORIEZ :**

**Sans numéro : noir ; 0 : blanc ; 1 : brun ; 2 : brun foncé ; 3 : bleu ciel ; 4 : ocre jaune ; 5 : vert ; 6 : vert foncé ; 7 : gris clair ; 8 : gris foncé ; 9 : gris bleu. A : rouge.**

## IL Y AVAIT UNE FOIS...

Un docteur qui avait une écriture lisible.

Un paysan qui n'allait pas voir le rebouteux.

Un fakir qui faisait gagner ses clients à la Loterie Nationale.

Un film dont les héros ne se mariaient pas à la fin.

Un fumeur dont le briquet marchait à merveille.

Deux chauffeurs pris dans un encombrement qui se parlaient bien gentiment.

Un automobiliste qui, sur une route nationale, ne voulait pas dépasser une autre auto.

Une araignée qui repoussait une mouche en dehors de sa toile.

## CONNAISSEZ-VOUS LE LANGAGE DU TEMPS ?

*Lisez chaque question et inscrivez en regard ce que vous en croyez : vrai ou faux.*

1. — Les jours les plus courts sont aussi les jours les plus froids de toute l'année.
2. — Un cercle autour de la lune est signe de pluie ou de neige pour le lendemain.
3. — Lorsque le baromètre est haut, c'est un signe de beau temps infaillible.
4. — La neige est tout simplement de la pluie gelée par refroidissement de l'air.
5. — Les fenêtres ouvertes attirent les éclairs quand le temps est à l'orage.
6. — Ce n'est pas la chaleur, c'est l'humidité qui rend le temps parfois désagréable.
7. — Un changement dans les phases de la lune amène un changement de temps.
8. — Les orages font tourner le lait, d'après ce que pensent et disent les ménagères.
9. — Les parasites de la radio sont plus fréquents en été qu'en toute autre saison.
10. — On peut voir des arcs-en-ciel la nuit et non pas seulement en plein jour.

## SOLUTION

### CONNAISSEZ-VOUS LE LANGAGE DU TEMPS ?

1. FAUX. Les jours les plus courts sont le 21, le 22 et le 23 décembre. Presque jusqu'à fin janvier, la terre continue à rendre plus de chaleur qu'elle n'en reçoit du soleil, réchauffant ainsi l'atmosphère. Les jours les plus froids suivent généralement cette période.

2. VRAI. Le halo autour de la lune est produit par la présence de nuages, situés très haut, composés de minuscules cristaux de neige, sur le trajet de la lune. Ces nuages annoncent généralement le mauvais temps.

3. FAUX. Ce qui importe ce n'est pas que le baromètre soit haut ou bas, mais qu'il soit en train de monter ou de descendre. Un baromètre qui descend d'une façon régulière, même si la pression est haute, annonce presque invariablement le mauvais temps.

4. FAUX. C'est le grésil qui est de la pluie gelée. La neige tombe directement des nuages de neige, les flocons étant formés par la condensation de l'humidité.

5. FAUX. Il n'y a aucun fondement scientifique à cette croyance.

6. VRAI. Quand l'atmosphère est très humide, l'air, déjà saturé d'eau, ne peut plus absorber la transpiration du corps humain.

7. FAUX. C'est une des erreurs les plus communes sur le temps. Toutes les statistiques montrent que les changements dans la pression barométrique, qui amènent les variations du temps, ne se soucient pas des phases de la lune.

8. FAUX. Le temps humide et chaud, propice aux orages, favorise le développement des bactéries, ce qui fait tourner le lait. L'orage lui-même en est tout à fait innocent.

9. VRAI. Les parasites sont causés par des troubles de l'atmosphère. Les orages étant fréquents en été, les bruits si ennuyeux produits par les éclairs se font surtout entendre en cette saison.

10. VRAI. L'arc-en-ciel lunaire a été déjà observé du temps d'Aristote. D'une façon générale, les arcs-en-ciel sont formés par le passage des rayons lumineux à travers les gouttes d'eau. Les rayons lunaires, qui ne sont que des rayons solaires réfléchis, peuvent donc causer le même phénomène.



## RIONS UN PEU...

— Tu as confiance en ce monsieur ?

— Absolument. Je lui confierais ma propre vie.

— Oui, mais est-ce que tu lui confierais... voyons... une chose de valeur ?

* * *

L'institutrice. — Si je dis : « Le voleur a été arrêté », où est le sujet ?

Un élève. — En prison, madame !

* * *

Un gamin de six ans revient du Jardin des Plantes. Il rencontre un ami de son âge et lui raconte qu'il a vu une cigogne qui se tenait sur une patte.

— Sur une patte, dit l'autre, pourquoi ?

— Tiens, parce que si elle l'avait levée aussi, cette patte, elle serait tombée.

* * *

Le commandant des pompiers du village interroge un « nouveau » qui vient de lui être envoyé.

— Vous savez, mon ami, que nous n'avons qu'une pompe. Supposez que vous soyez de garde, que la pompe soit partie pour éteindre un incendie et que pendant ce temps-là, on vous en signale un second. Que faites-vous ?

— Eh bien, mon commandant, je tâcherais d'entretenir le second jusqu'à ce que la pompe arrive.















# LORSQUE VOUS FAITES DES ACHATS, POSEZ-VOUS D'ABORD CES QUESTIONS...

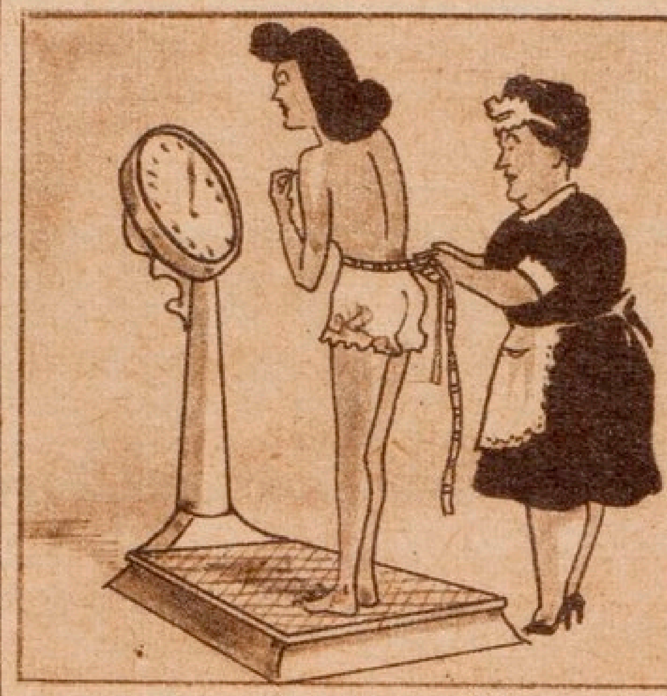
*...Car sans elles vous risqueriez fort d'acheter un tas de choses aussi inutiles qu'excentriques et, avec la guerre, le moment est mal choisi de jeter son argent par la fenêtre.*

*Puisqu'il faut donc que nous femmes donnions l'exemple de l'économie, commençons par restreindre notre budget en nous attaquant à notre point faible : les achats des vêtements et des accessoires.*

*Maintenant que l'hiver est déjà à nos portes, vous devez certes « retaper » quelque peu votre garde-robe. Mais, de grâce, n'achetez rien sans avoir réfléchi sérieusement et vu si telle robe ou tel chapeau vous sont vraiment indispensables. Et, pour arrêter net vos élans quelque peu dépensiers, posez-vous aussi ces neuf questions avant d'entrer dans un magasin.*



## Quel est mon poids exact ? Ma taille ? Mon tour de poitrine ?



Essayez de trouver une personne que vous connaissez et qui a à peu près votre silhouette. Notez quelle couleur la fait paraître plus grosse et quelle autre la raccourcit. De cette façon, vous ne commettrez pas les mêmes erreurs qu'elle. N'oubliez pas que si vous avez une forte poitrine, vous devez acheter toujours des tissus souples et moelleux.

## Quelle est la couleur de mes cheveux ?



Les tons pastels avantagent seulement les blondes et une brune paraîtrait fade si elle portait ces mêmes tons. Il existe cependant des teintes qui vont à toutes, blondes ou brunes, châtaines ou rousses, ce sont : le noir, le marine, le marron, le chaudron, le « pain brûlé » et le gris.

## Quelle est la couleur de mon teint ?



Si vous avez un teint quelque peu brouillé et tournant au verdâtre, évitez toute la gamme du vert qui soulignerait encore plus ce défaut de votre peau et vous donnerait un air maladif. Si, par contre, vous avez de bonnes joues rouges et un aspect quelque peu sanguin, évitez les teintes rouges. Si vous êtes pâle, très pâle, le noir, le marine et tous les tons foncés vous donneront un air cadavérique. Vous feriez mieux, si vous avez une peau verdâtre, de porter des tons très clairs ; si vous êtes sanguine, de choisir toutes les gammes des couleurs intermédiaires, et de porter surtout du rouge, si vous êtes pâle.

## Quel est mon âge exact et quel âge ai-je l'air d'avoir?



Beaucoup de femmes s'imaginent qu'ayant dépassé la quarantaine ou la cinquantaine, elles peuvent paraître très jeunes en portant des cols blancs, des robettes froufroutantes et de petits chapeaux osés. Elles ne savent pas, les malheureuses, qu'en ce faisant, elles se rendent tout simplement ridicules et paraissent beaucoup plus vieilles qu'elles ne le sont en réalité. Habillez-vous donc selon votre âge véritable ou plutôt selon l'âge que vous paraissez avoir. Soyez sans pitié dans l'examen de votre personne physique. Ne vous dites pas « Je suis encore jeune » si vous ne l'êtes plus. Savoir s'habiller selon son âge est un art que peu de femmes possèdent. Pourtant, c'est le seul moyen d'être élégante et de se rajeunir.

## Qui suis-je au juste ?

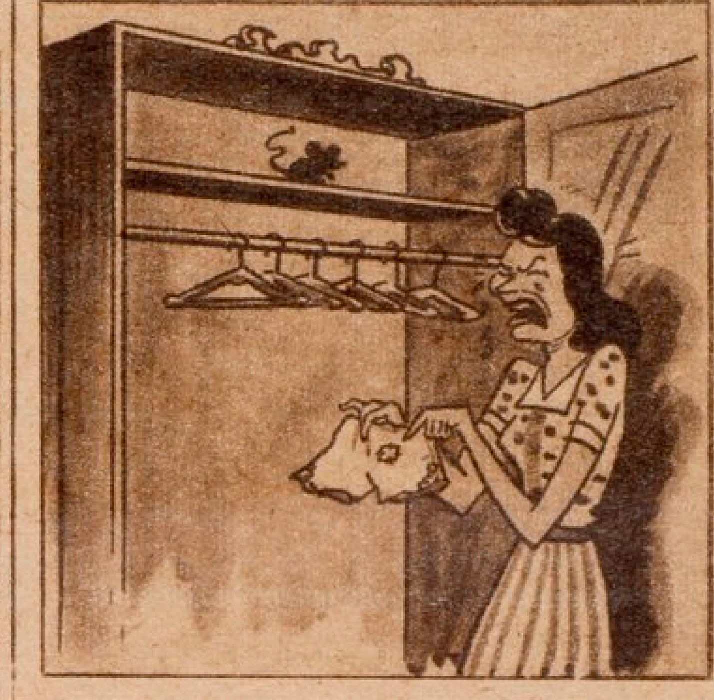


« Connais-toi toi-même », disaient les anciens. Savez-vous quelle est votre personnalité exacte? Si oui, tant mieux; si non, il est temps de commencer un examen sérieux. Si vous avez un esprit alerte, gai et spirituel, vos robes doivent suivre vos tendances personnelles. Si vous êtes renfermée, distante et un tantinet mystérieuse, portez des modèles plus « sophistiqués ». Vous aurez ainsi l'air d'être faite pour vos robes et vos robes seront faites pour vous.

## Que ferai-je cet hiver ?

Si vous n'allez pas beaucoup dans le monde, inutile d'avoir des robes habillées. Portez des modèles d'allure sportive et des manteaux de lainage. Si, par contre, vous devez remplir des obligations mondaines, n'hésitez pas à avoir quelques toilettes très travaillées, car une élégante doit souvent changer de robes. Si vous êtes aussi mondaine que sportive, divisez votre garde-robe en deux parties, ayez des robes sportives et autant de toilettes habillées.

## Combien d'argent puis-je consacrer à l'achat de mes toilettes hivernales ?



Ne vous lancez pas dans des achats sans savoir, à un millième près, à combien se monte votre budget. Pas d'excentricités, pas de « je pourrai prendre une livre sur l'argent du ménage » : soyez très raisonnable, sinon vous risqueriez de désorganiser toute l'harmonie de vos comptes et votre mari vous en voudrait de n'avoir pas su freiner vos élans.

## Combien de robes ai-je de l'année passée ?



Voyez si, en achetant simplement une nouvelle ceinture ou des boutons, vous ne pourriez pas « rajeunir » une robe de l'année dernière. A quoi bon acheter des étoffes et dépenser un argent fou si quelques accessoires peuvent renouveler votre garde-robe ?

## Pour qui est-ce que je m'habille au juste ?




Si c'est pour plaire à un homme, que ce soit votre mari, votre fiancé ou votre amoureux, n'hésitez pas à le consulter sur le chapitre vêtements. Cela le flatterait beaucoup et vous éviteriez de porter des teintes qui ne lui plaisent pas ou de choisir un genre de robe qu'il ne trouverait pas à son goût.

# LA JALOUSIE, POISON DU FOYER

J'ai deux amis qui forment un couple tout à fait charmant. Tous deux sont jeunes, séduisants, agréables... Le seul défaut du mari (je crois d'ailleurs que c'est plutôt une qualité) est son excès de sociabilité. Brillant causeur, cultivé, spirituel, il éprouve naturellement le plus grand plaisir à remporter d'aimables succès dans les salons.

Quant à sa femme, elle serait charmante en tous points, si elle n'était affligée de cet affreux défaut : la jalousie.

Cette jalousie la rend naturellement très malheureuse... et aussi très insupportable. En toute occasion, le prétexte le plus futile déclenche de véritables scènes, ou, en mettant les choses au mieux, l'amène à « faire la tête », ce qui est fort désagréable pour tous les assistants et tout simplement odieux pour son mari.

Il suffit dans une soirée qu'«Il» fasse quelques frais de conversation pour une autre femme... Elle entre aussitôt en rage, multiplie les propos vénimeux sur le compte de celle en qui elle croit voir une rivale possible, invoque une inexistante migraine pour prendre congé, et le mari, navré, doit quitter la soirée, non sans conserver envers son ombrageuse épouse une secrète rancune.

Le résultat ? Il est déjà facile à constater... Partout où l'on avait coutume d'inviter le couple, on hésite maintenant à le faire. On craint une scène, un scandale, et les nombreux amis des deux jeunes gens s'abstiennent de les convier à leurs réunions.

Le mari, privé d'une des satisfactions auxquelles il tenait le plus, s'efforce de sortir seul le plus souvent possible, et cela sans éprouver le moindre désir de tromper son épouse, car il apprécie malgré tout la grâce, l'élégance, la beauté et le charme de celle-ci.

Mais si une telle situation doit continuer, le bonheur du ménage sera brisé. « Encore un drame de la jalousie », pourrait-on dire... à juste titre d'ailleurs... La jalousie, voyez-vous, c'est le meilleur moyen d'atteindre un but radicalement opposé à celui qu'on se propose.

Une femme jalouse, c'est un avare qui, pour garder son trésor, plante à l'endroit où il a enfoui sa cassette un grand drapeau avec ces mots : « Ceci est mon trésor, je défends qu'on y touche... »

Quelle tentation pour les voleurs !

## Conseils à mes Nièces

**Nièce « Brise marine »**

Ne vous laissez pas trop entraîner par votre imagination. Le fait que ce jeune officier de marine vous ait écrit trois fois en l'espace de six semaines ne signifie pas qu'il est forcément épris de vous. Peut-être vous considère-t-il comme une bonne camarade. Répondez-lui en employant le même ton qu'il use envers vous dans ses missives.

**Nièce « Lolita ennuyée »**

Votre patron s'est conduit comme un malotru et il est grand temps que vous lui disiez les quatre vérités. S'il essaye encore une fois de vous manquer de respect, n'hésitez pas à le mettre vertement en place. Il n'aura que ce qu'il mérite. Soyez courageuse, n'ayez pas peur et, si vous savez trouver les mots justes, je suis sûre que ce monsieur vous respectera davantage à l'avenir.

**Nièce « Mère tourmentée »**

Ce que je vous conseille de faire ? Eh bien, reprenez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Bien que cet homme ait une vie indépendante, il n'en est pas moins marié, sa femme souffre sans doute de son inconduite. Vous n'avez pas le droit de détruire ce foyer. D'ailleurs, que dirait votre fils s'il arrivait à apprendre que vous avez fait divorcer un homme pour l'épouser ? Croyez-moi, chère nièce, on ne bâtit jamais un bonheur stable sur les ruines d'un autre foyer.

**Nièce « Je l'aime, quand même »**

Je vous comprends très bien et ne me moque pas du tout de votre grande sensibilité. Toutefois, vous devez être raisonnable et voir les choses bien en face, afin de ne pas gâcher votre vie. Savez-vous ce qu'il vous faut ? Un enfant. Un enfant qui, d'abord, occupera vos heures de liberté et à qui vous pourrez donner toute cette tendresse qui est en vous. Et puis, qui sait si cet enfant ne retiendrait pas un peu plus votre mari à la maison ?

**Nièce « Dévorée de jalousie »**

Si vous voulez être heureuse, combattez énergiquement votre jalousie. Car, croyez-moi, vous finirez par lasser votre fiancé, et quand il sera trop tard, vous pleurerez. Réfléchissez donc et dites-vous bien que les scènes de jalousie n'ont jamais été ni une preuve d'amour ni un moyen de s'attacher l'être aimé. Tandis qu'il est encore temps, guérissez-vous bien vite de cet affreux défaut qui rend malheureux et vous et votre entourage.

**Nièce « Au balcon de ma maison »**

Je comprends très bien votre désir de rendre ce balcon aussi attrayant que possible. Cela réjouira sûrement votre pauvre maman paralysée dont le seul plaisir est de s'asseoir là. Allez donc chez un fleuriste qui vend des graines. Achetez des asperges sauvages, elles poussent très vite et garniront votre véranda en quelques semaines.

**Nièce « Désolée »**

Votre mari n'est pas le seul de son espèce et je connais pas mal d'hommes qui ne pensent même pas à faire des présents à leurs femmes, parce qu'ils les laissent libres d'acheter tout ce qu'elles peuvent désirer. Soyez compréhensible, pardonnez ce petit travers à votre époux et ne gâchez pas votre ménage pour des futilités de ce genre.

**Nièce « Scotland forever »**

En principe, un passeport ne peut pas être obtenu sans la signature du mari. Cependant, étant donné votre situation, surtout si vous avez tous vos autres papiers en règle, vous pourrez trouver une aide efficace auprès des autorités dont vous dépendez. Le fait de vouloir rentrer chez vous n'a rien de répréhensif et je vous comprends très bien.

**Nièce « Maladive à 20 ans »**

Dans votre état, les sels de chaux et peut-être aussi les sels de magnésie réussissent souvent. Demandez à votre médecin de vous faire une formule dans ce sens. D'ailleurs, il existe d'excellentes spécialités dans ce domaine.

TANTE ANNE-MARIE


IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) ........ P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays ........ P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire


## PLASTRON :

**Fournitures :** 400 grammes de laine 6 fils, 1 jeu d'aiguilles n° 3, 1 jeu de 5 aiguilles sans tête.

**Points employés :** Point impair — Monter un nombre impair de mailles. Premier rang + 1 maille endroit, 1 maille envers. Reprendre à +. Deuxième rang : 1 maille endroit, 1 maille envers. Reprendre également à +.

### EXECUTION DU TRAVAIL

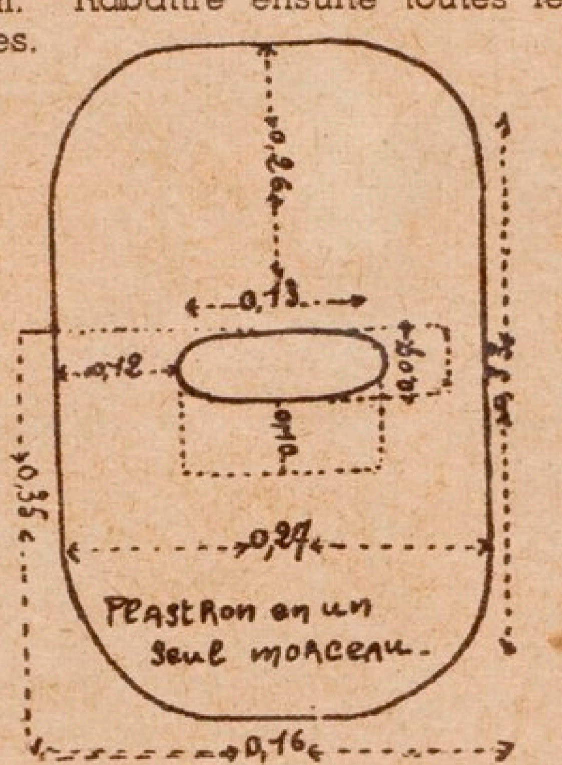
Monter 16 cm de mailles. Travailler au point impair. Augmenter d'une maille de chaque côté de l'aiguille tous les deux rangs jusqu'au moment où nous aurons 27 cm de largeur.

**Encolure :** A 20 cm de hauteur totale, laisser tomber 10 cm de mailles au milieu du travail. Laisser un côté en attente.

Travailler en laissant tomber 1 maille tous les tours du côté de l'encolure. Ceci pendant 3 cm. Monter alors tout droit jusqu'à 27 cm de hauteur. Reprendre le côté laissé en attente et procéder de même.

**Dos :** Remonter alors le même nombre de mailles sur l'aiguille que celles qui sont tombées. Travailler tout droit pendant 22 cm. de hauteur. Calculer du milieu du cou. A ce moment diminuer d'une maille de chaque côté de l'aiguille, et ceci tous les deux rangs. A 26 cm du derrière du cou ou à 53 cm de hauteur totale, rabattre toutes les mailles.

**Col roulé :** Avec 4 aiguilles, ramasser en rond 95 cm autour de l'encolure. Travailler en tournant pendant 15 cm. Rabattre ensuite toutes les mailles.



UNIVERSAL PICTURES présente

Loretta YOUNG

Edward ARNOLD * Robert PRESTON

dans

# THE LADY FROM CHEYENNE

MAGISTRAL ! PITTORESQUE ! Un sourire de femme dans un enfer d'hommes !





AU PROGRAMME : INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS Arrivé par avion

DU LUNDI 13 AU DIMANCHE 19 OCTOBRE

AU CINEMA ROYAL

Rue Ibrahim Pacha, Le Caire — Tél. 45675 - 59195 — R.C. 5815

*Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 & 9 h. 30 p.m. Vendredi & Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*

UNITED ARTISTS présente

LE MIRACLE CINEMATOGRAPHIQUE DE TOUS LES TEMPS !

June DUPREZ * Conrad VEIDT

SABU

dans

# THE THIEF OF BAGHDAD

(LE VOLEUR DE BAGHDAD)

**en Technicolor**

Le fantastique spectacle des Mille et Une Nuits, filmé en un merveilleux Technicolor, avec une mise en scène prodigieuse et une interprétation au-delà de tout éloge !

AU PROGRAMME : INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS arrivé par avion

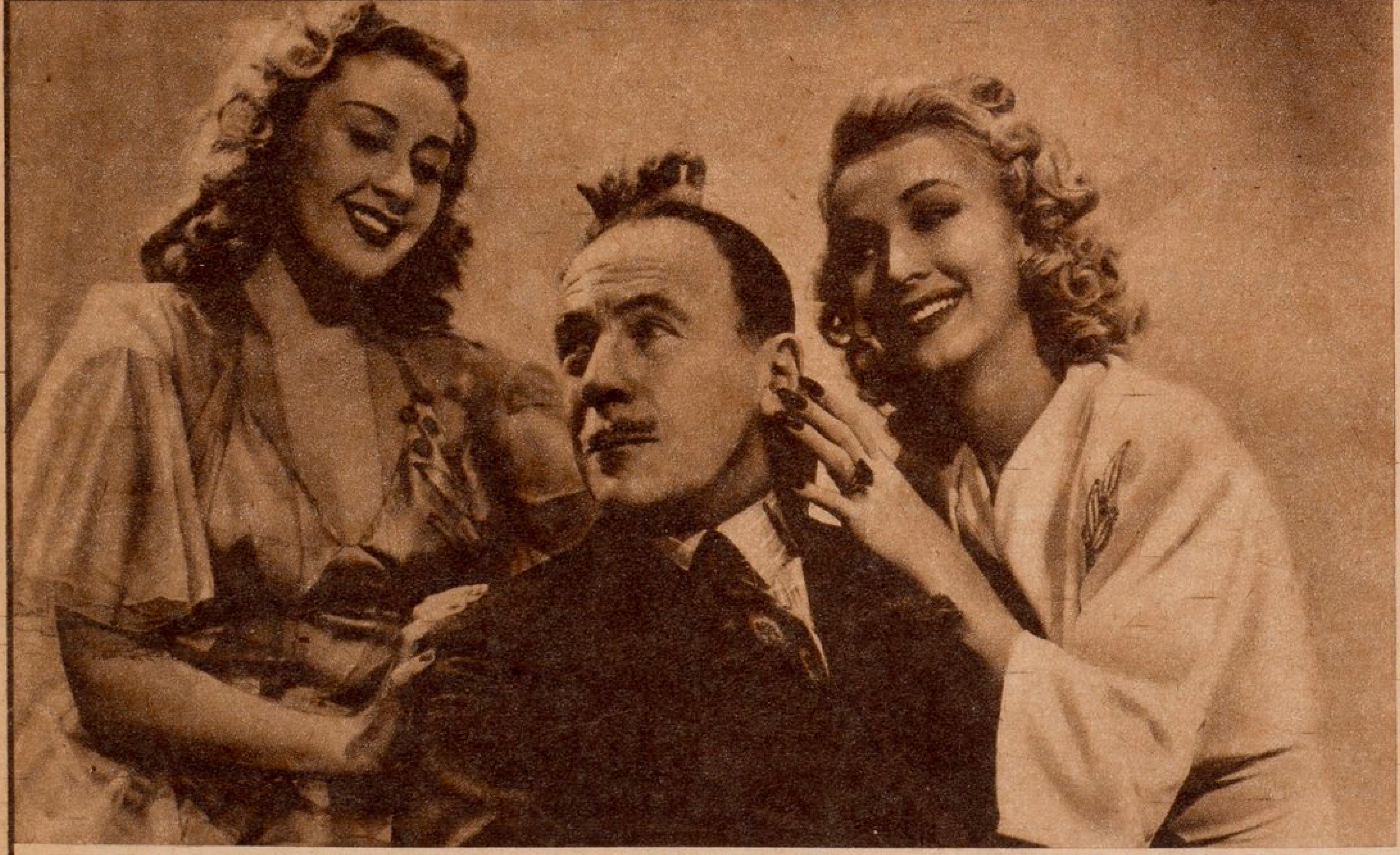
DU LUNDI 13 AU DIMANCHE 19 OCTOBRE

AU CINEMA DIANA Palace

Rue Elfi Bey, LE CAIRE — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

VU L'IMPORTANCE DE CE FILM 4 SEANCES CHAQUE JOUR à 10 h. 30 a.m. — 3 h. 15 — 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.





UNITED ARTISTS présente

Joan BLONDELL * Roland YOUNG

Carole LANDIS

dans

# "TOPPER RETURNS„

L'amusant Topper et sa délicieuse femme-fantôme, dans une nouvelle aventure qui vous fera MOURIR... de RIRE !



AU PROGRAMME : INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS Arrivé par avion

DU MARDI 14 AU LUNDI 20 OCTOBRE AU CINEMA

METROPOLE

Rue Fouad 1er, LE CAIRE — Tel. 58391 — R.C. 7374

*Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 & 9 h. 30 p.m. Vendredi & Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.*